



MIRWART 44-45 **DANS LA TOURMENTE**

**UN JOURNAL DE
L'OFFENSIVE VON RUNDSTEDT
PAR MARIE-LOUISE LEGRAIN**

À l'intention de ses proches à Malonne, **Marie-Louise Legrain**, la sœur et aidante de l'abbé **Joseph Legrain**, curé de la paroisse en ces années-là, a tenu le journal de l'occupation du village de Mirwart pendant l'offensive von Rundstedt.

Ce document exceptionnel nous est aimablement proposé par Pierre Ducarme, neveu de Marie-Louise. Qu'il en soit chaleureusement remercié.

Il est annoté par Jean-Marie Culot, mis en page par Dimitri Culot et, 77 ans après les événements, proposé par Jean-Claude Zélis aux habitants du village, fidèles lecteurs des Reflets.

Il est accompagné par une copie du diplôme de Justes parmi les Nations qui fut attribué à Marie-Louise et à son frère pour avoir caché et aidé un juif au presbytère pendant la guerre.

Un document de famille, une aubaine pour le village

« Il se fait que notre oncle, l'abbé Joseph Legrain, fut le curé de Mirwart pendant la dernière guerre, nous écrit Mr Pierre Ducarme. Il y a vécu avec notre grand-mère, Eugénie Bailly, et notre tante, Marie-Louise, jusqu'en 1947, moment où, à sa demande, il fut chargé de la paroisse de Mont-sur-Meuse (Godinne).

Il y a quelques mois, un membre de ma famille m'a remis une série de documents familiaux trouvés chez l'abbé Legrain dans sa dernière résidence à Ponderôme. C'est à moi qu'ils revenaient : je suis le plus jeune des six enfants et je m'occupe d'un cercle d'histoire. Parmi ces documents, je suis tombé sur un petit cahier qui concerne les habitants de Mirwart. Il s'agit d'un brouillon où ma tante a transcrit une sorte de journal de guerre au moment de l'offensive von Rundstedt.

Mirwart, à l'époque, s'en est fort bien tiré, si on compare avec Bure, par exemple, mais ce texte m'a frappé parce que notre tante fait vivre la vie concrète du village durant cette période dramatique de fin 44 à janvier 45, avec ses angoisses, ses restrictions, les services qui ne fonctionnent plus, l'absence de téléphone et d'électricité, ses drames (un mort, une maison détruite, incendie au château), ses gens aussi. Tout cela, même pour moi qui ne suis pas de ce village, est très concret. Le texte recopié a dû être envoyé à mes parents, à Malonne, et perdu. En tout cas, je n'en avais pas connaissance avant de recevoir ces modestes feuillets. [...]

Il m'a semblé que ce texte pourrait intéresser les habitants actuels de Mirwart. D'autant plus que nous allons fêter le septante-cinquième anniversaire de ces événements. [...] »
Extrait d'un courrier de Pierre Ducarme à Olivier Gourmet – qui transmettra à Jean-Claude Zélis.

Par ailleurs Mr Ducarme prend contact avec Jean-Pol Weber, à l'occasion de la parution du dernier volume de la collection des *Papiers de Marie Gobaye*, manifestant son intérêt pour l'histoire non seulement de Malonne mais aussi de Mirwart. Extrait : « Monsieur, je suis intéressé par votre ouvrage sur Mirwart. Si votre co-auteur, Jean-Marie Culot, est celui auquel je pense, il doit s'agir du fils de l'ancien instituteur de Mirwart, que j'ai connu quand j'étais petit. En effet, mon oncle, l'abbé Legrain, fut le dernier curé de Mirwart avant les Assomptionnistes. »

Contacts sont pris et les documents de la famille Legrain sont évoqués et communiqués. Ces deux textes sont, en effet, d'un très grand intérêt, et les '*Reflets de Mirwart*' sont particulièrement reconnaissants à Mr Ducarme de les avoir si aimablement mis à disposition. Les voici proposés à la lecture de tous ceux qui souhaitent en savoir plus sur cette période, exceptionnelle évidemment et, pour beaucoup, dramatique et éprouvante.

Les textes seront présentés tels que proposés, mais je me permettrai d'y ajouter, entre crochets, l'un ou l'autre commentaire : des références aux récits de la Bataille des Ardennes, mais aussi des souvenirs personnels – enfouis mais pas trop infidèles, j'espère. Fils aîné de l'instituteur, j'y étais, gamin de 7 ans ! Par ailleurs, figurent en annexe les nombreuses indications recueillies sur ces événements par Georges PÊCHEUR dans *Mirwart en Ardenne (XIX^e et XX^e s)* - *Un village humilié*, 2002, éd Weyrich.

Tout autre apport sur ces événements, tout commentaire sont bienvenus aux '*Reflets de Mirwart*', de quoi alimenter une mémoire collective.

Mars 2021, **Jean-Marie Culot** (jeanmarie.culot@gmail.com) avec **Pierre Ducarme** (perreducarme2@gmail.com) et **Jean-Claude Zélis** (refletdemirwart@gmail.com)

Un journal de l'offensive, par Marie-Louise Legrain

En introduction

En décembre 1944, l'abbé Jean-Joseph Legrain, 40 ans, est curé en poste à Mirwart depuis 1938, en compagnie de sa maman Eugénie et sa sœur Marie-Louise, 41 ans¹.

Celle-ci entretient une correspondance suivie avec ses proches de Malonne, notamment avec sa sœur aînée Angèle et son beau-frère Maurice, tous deux 44 ans.

Mais lorsque la Poste, paralysée par le contexte de guerre, restitue à Marie-Louise des courriers précédemment envoyés mais bloqués, elle se décide à en ressaisir la substance et en faire un journal qu'elle enverrait lorsque cela deviendrait possible.

Encore y faut-il des conditions favorables : c'est dès le lendemain du départ des Allemands, le 11 janvier 1945, qu'elle s'y applique – le clôturant, pour l'essentiel à la fin du mois. Le voici, précédé et suivi de l'un ou l'autre courrier en forme de lettre.

Le calendrier ci-dessous fixe quelques événements-repères :

- le temps de cette offensive dite 'von Rundstedt', d'un mois et demi, du 16 décembre 1944 au 26 janvier 1945 ; le 27, les Allemands sont refoulés au-delà de leur ligne de départ ;
- le temps de l'occupation du village de Mirwart, près de trois semaines, du 22 décembre 1944 au 10 janvier 1945.



Figure 1. À gauche : Marie-Louise Legrain (auteure de ce journal), à droite, sa maman et celle de Joseph, Eugénie Baily.

Source : Pierre Ducarme.



Figure 2. L'abbé (Jean-) Joseph Legrain ; prisonnier lors de la campagne des dix-huit jours, s'étant évadé, est rentré à pieds à Mirwart. Il est photographié ici à son retour (juin 1940).

Source : Pierre Ducarme.

	<i>Lu</i>	<i>Ma</i>	<i>Me</i>	<i>Je</i>	<i>Ve</i>	<i>Sa</i>	<i>Di</i>
<i>Déc. 1944</i>					15	16	17
	18	19	20	21.cr	22.év	23.év	24.év
	25.Noël.év	26.év	27.év	28.év	29.év	30	31.év
<i>Jv. 1945</i>	1.ier.év	2.év	3.év	4.év	5	6	7
	8.év	9.év	10.év	11.Jl-cr	12	13	14.év
	15	16.év	17	18	19	20	21.cr
	22	23	24	25	26	27	28.cr./Jl
<i>Fvr. 1945</i>	29	30	31	1	2	3	4
	5	6	7	8	9	10	11.cr
	12	13.cr	14	15			

Des abréviations renvoient au journal de Marie-Louise

- des envois de courrier (.cr),
- le début et la fin du journal (.Jl),
- des journées commentées dans le journal (év. pour événements).

Ce calendrier couvre aussi les événements présentés par Georges Pêcheur dans l'Annexe.

1. Le second document qui évoque les titres de 'Justes parmi les Nations' est plus explicite sur le parcours de 'abbé et sur les motivations de sa sœur. - Alfred Camille (dit Camille) Legrain (20/6/1870 - 29/8/1928) et Eugénie Baily (12/9/1867 - 10/04/1959) ont trois enfants : Angèle (20/12/1900 - 28/1/1973) qui épouse Maurice Ducarme (27/4/1900 - 4/8/1886), dont, entre autres, Paul et Pierre ; Marie-Louise (2/6/1903 - 22/5/1986) et Jean Joseph, dit Joseph - curé de Mirwart en son temps (4/12/1904 - 1/7/1986).

Le contexte : la bataille des Ardennes

Pour contrer l'invasion de l'Allemagne par les alliés, Hitler ne se contente pas de gêner leur approvisionnement au port d'Anvers par les V1 et V2 mais, les fronts de Russie et d'Italie étant stabilisés, se décide à une opération de grande envergure pour reconquérir la ville ainsi que Dunkerque, en reproduisant le schéma de l'invasion de la Belgique en 1940 – malgré les réticences du général von Rundstedt lui-même. Escomptant, à tout le moins, de réunir des conditions favorables à un traité de paix à l'Ouest. Tous les hommes de 16 à 60 ans sont mobilisés. Deux cent mille hommes sont engagés dans l'opération.

Sur le plan d'attaque, repérons, en ce qui nous concerne, la 5^e armée Panzer (Fifth Pz) qui doit pénétrer par Bastogne, poursuivre par St-Hubert, Rochefort, franchir la Meuse à Namur, sinon à Dinant, et monter s'assurer de Bruxelles.

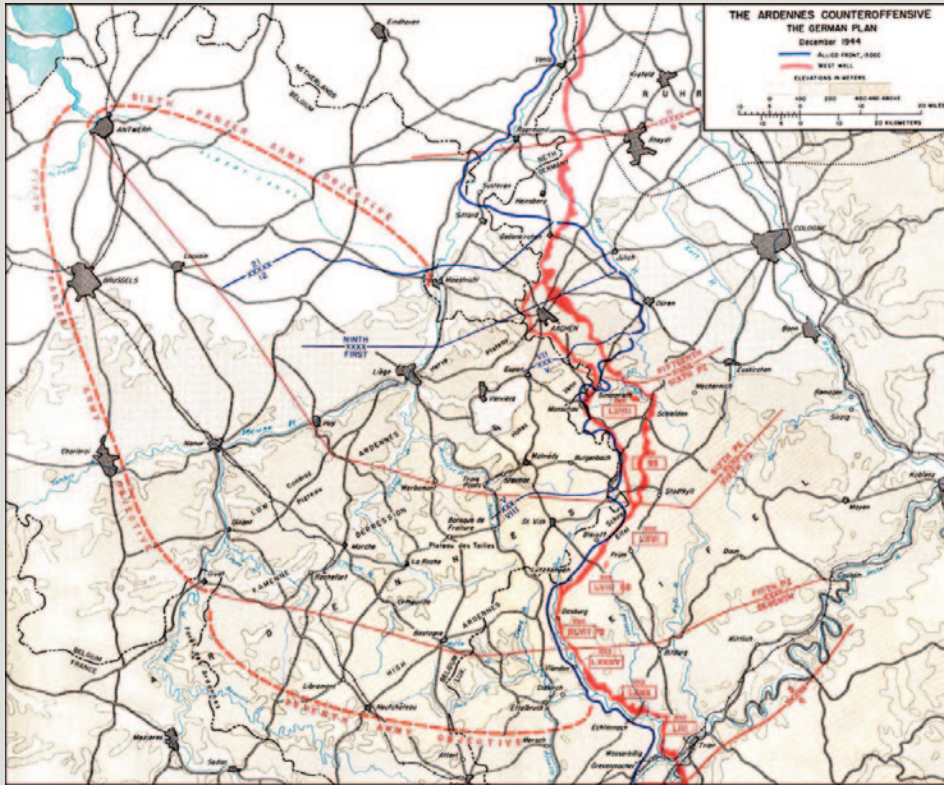


Figure 3. Le plan allemand.
Source : Wikipedia

Le 16 décembre, dans le brouillard du matin, l'offensive est lancée.

Au centre du dispositif, les Allemands encerclent Bastogne dès le 20 mais ne parviennent pas à prendre ce nœud de communication stratégique ; ils sont à Saint-Vith le 21. Après avoir été retardés par les ravitaillements en carburant qui suivent difficilement, la 5^{ème} Panzer atteint Hotton et Marche le 22, ainsi que Saint-Hubert. Ils atteindront Celles le 24, veille de Noël, à 8 km de Dinant, ce qui sera la pointe la plus avancée de l'offensive.

Mirwart est ainsi occupé dès les 22 ou 23, sur la ligne de front.

Sur cette carte du 'saillant' situons Mirwart au Nord-Ouest de Saint-Hubert.

La carte trace la ligne de front plus au Nord encore, sur une courbe qui correspondrait à la vallée de la Lesse.

Mais, pour ce qui nous concerne, le front s'est fixé plus au Sud-Est, les Allemands tenant Mirwart et, les Anglais prenant Tellin puis Bure sur l'autre servant de la vallée de la Lomme. Les canons se répondaient d'un village à l'autre.

La résistance alliée ayant été plus dure au centre des Ardennes, la percée allemande fut plus profonde au sud : le 'saillant' s'y est avancé plus profondément. Et non vers Liège comme prévu par Hitler.

Ainsi que Marie-Louise va nous le raconter, les Allemands occuperont Mirwart trois semaines et partiront par Awenne, direction Nord-Est.

Ouvrons sa première lettre, datée du 21 décembre 1944 au soir mais, comme noté en surcharge, non parvenue à destination, ou pas avant la fin janvier ; bientôt l'épistolière réalise que ses courriers n'arrivent pas, et décide d'en reprendre la matière dans un journal.

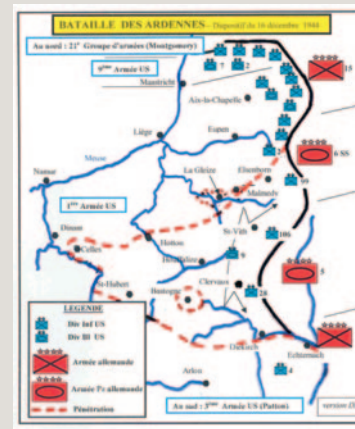


Figure 4. Le saillant, avec l'indication des cours d'eau ; de la Lesse, mais pas de la Lomme.
Source : Wikipedia



Figure 5. Le saillant, avec l'indication des voies de communication, notamment la grand-route de Wellin passant sur les hauts de Tellin.
Source : Wikipedia

PREMIÈRE CORRESPONDANCE



JEUDI SOIR 21 DÉCEMBRE 1944,

Mes bien chers,

A tout hasard, je vous envoie une petite missive, j'espère qu'elle vous parviendra mais ce n'est pas sûr. Le facteur est encore venu aujourd'hui, c'est une auto qui prend la correspondance¹ à Grupont (quand elle passe !).

Nous allons bien mais nous vivons dans une attente angoissante des événements. Aujourd'hui, je suis plus calme mais hier et avant-hier j'étais d'une nervosité et dans une anxiété qui s'explique, n'est-ce pas !

Nous sommes bien contents que cela soit arrivé à ce moment. Tu me vois en panne à Malonne ou toi ici, ma chère Angèle ! On entend toujours le canon un peu plus près aujourd'hui qu'hier.

Toutes les routes sont bloquées, certaines barrées tout à fait. La sœur de Mlle Zéler² vient d'arriver de Bastogne avec 3 tout petits enfants. Elle est partie lundi à 10 h du soir et à pied. Bastogne serait maintenant occupée par les Allemands. Nous nous attendons à les voir bientôt³. 2 jours, 3 jours ? Qui sait, et nous pourrions aussi nous trouver en pleine bataille. A la grâce de Dieu, mais qui aurait pu prévoir cela !

Je voulais hier que Joseph parte, mais il ne veut pas. Ce matin, j'ai mis à la cave le coffre avec le linge (Ajouté au crayon : *et aujourd'hui 25-1-45 il remonte de la cave⁴.*) J'y descendrai une petite armoire avec d'autre linge et puis des vêtements et des vivres. Il vaut mieux prendre une précaution qui, nous l'espérons encore, sera inutile, mais il faut prévoir.

Demain aussi, je ferai des galettes et tiendrai une valise prête pour le cas où nous devrions quitter la maison, ne fût-ce que pour quelques jours. En être là une veille de Noël que l'on croyait faire si belle, ce n'est pas réjouissant, mais il y a pis, les pauvres gens qui sont déjà en pleine bataille qui se révèle acharnée. Le poste est toujours en retard dans ses nouvelles et il ne nous apprend rien.

Les gants d'Annie sont presque terminés et je vais commencer la blouse à moins que je ne fasse d'abord celle d'Adèle d'Awenne qui m'a donné de la laine pour la lui tricoter. Car je pense bien que nous avons encore pour un temps avant de nous revoir. En somme, ma lettre ne vous apprend rien mais elle vient vous apporter notre bonjour.

Que les petits disent une bonne prière pour que les Allemands n'arrivent pas jusqu'ici. Plus une auto privée ne peut circuler sur les routes. Dommage que le sucre et la margarine ne sont pas encore arrivés.

Gros baisers à tous de maman, Joseph et moi. M.L.

Ce 25 janvier 45. Le facteur vide les boîtes de la région et me rend cette lettre qui n'est jamais partie et ne peut pas encore passer la Meuse.



Figure 6. Sur le seuil du presbytère, la dame (non identifiée ; peut-être Mme Baily) dont la taille permet d'évaluer le gabarit important de la bâtisse.

Source : Pierre Ducarme

1. La poste est installée à la gare de Grupont. Le facteur, homme de confiance, passe tous les jours, à vélo, avec dans son vaste sac en cuir, au début du mois, l'argent des pensions ! La mention d'une voiture (en alternative au transport par train) désigne une exception ou un changement de procédure exceptionnel. Bientôt, le courrier est bloqué et sera restitué aux expéditeurs.

2. M^{lle} Maria Zéler est l'institutrice de filles, dans le bâtiment de la salle des fêtes actuelle, *Aux tiesses di tchfôs*. « 1913, les dernières religieuses quittent, emportant les regrets du village, surtout ceux des mamans des gardiennes. [...] Melle Zéler, « Moïse pour les filles », succéda aux religieuses. Née à Bastogne le 24 novembre 1889, elle y avait acquis son diplôme. Elle débuta en Allemagne, préceptrice des enfants d'une grande famille industrielle de la Ruhr. [...] Melle Zéler a rendu bien des services en servant d'intermédiaire entre l'occupant [Note : ici en 14-18 ; de même en 40-45] et l'Administration. Elle savait défendre avec fermeté les intérêts de la commune et lui épargner mille contraintes arbitraires et vexatoires. [...] Après trente-quatre ans d'enseignement, en octobre 1947, Maria Zéler retournait à Bastogne avec sa tante Philippine et sa sœur Joséphine qui avaient partagé avec elle ce long séjour à Mirwart. » Extrait de Louis CULOT, *L'école*, 1978, pp. 32-33.

3. La progression des Allemands surprend. La population les attend pour dans 'deux ou trois jours' : ils seront là, le lendemain ! Ils étaient encore au Luxembourg le dimanche 17.

4. Un entrepôt de linge et de vivres dans la cave du presbytère ne doit pas étonner. Les caves sont rares dans les maisons du centre du village, anciennement construites en colombage, et personne ne commençait à attaquer la roche à la pioche en préalable à une construction. Des maisons plus récentes, comme le presbytère, comme le logis de l'école, disposaient, elles, de caves.

5. La bâtisse est construite sur un talus très pentu, si bien que les pièces de la cave se trouvent de plain-pied avec le potager, sont sèches – les deux à l'arrière éclairées par des fenêtres. – Les dimensions de la bâtisse impressionnent et il fallait engouffrer bois ou charbon dans les poêles pour réchauffer ces pièces aux fenêtres et plafonds démesurés – plafonds plus tard surbaissés. Ce gabarit, disait-on, était dû aux exigences d'un prêtre qui attendait son installation au village et cette construction : il exigeait de pouvoir y placer ses propres armoires, aussi prétentieuses que, semblait-il, indispensables !



Figure 7. La classe (les six années de primaire) de Melle Maria Zéler. Date inconnue.
Source : Bernadette Culot et Jean-Claude Zélis



Figure 8. Par ailleurs, Mr Louis Culot tient la classe des garçons (parfois au-delà des 12 ans pour ceux qui restent au village). Cliché de l'époque de la guerre si Jean-Marie, devant au centre, a bien entre 3 et 7 ans. Pierre Laurent, amusé, à l'arrière, au centre ? Et les Noël, les Piret, des Debière, les Hergot, les Libert, les Martin, les ...

En respectant l'ordre des textes du document, voici une seconde lettre, mais du 11 janvier 1945 : au lendemain du départ des Allemands.

La voici, d'abord en manuscrit, nous permettant d'en apprécier l'élégante calligraphie et la belle allure, décidée, régulière.

V 11 janvier 1945

Mes chers Angelo, Maurice et
Sous,

Vous sommes Jeudi, le 11 Janvier je
crois, il faut y réfléchir car après toutes
ces émotions on ne sait plus bien comme
on vit Enfin cette fois-ci j'espère
que c'est bien fini Je vous écris et
je sais bien que ma lettre est encore
loin de partir mais au moins je suis
sûre qu'elle partira à la t levée pour
aller au plus tôt vous rassurer sur notre
sort Elle ira, en attendant, rejoindre
dans la boîte aux lettres ma dernière
lettre qui je suis sûre attend toujours
Je n'étais pas gaie quand j'ai écrit celle-
là et il y avait de quoi. Donc nous
sommes tous les trois bien en vie et
bien portants c'est le principal et
ce qui n'est pas à dédaigner non plus
c'est que nous n'avons rien perdu de
ce que nous avions aucun objet chez
nous rien qu'un carreau cassé à la
petite salle à manger, un trou de latte



JEUDI 11 JANVIER

Mes chers Angèle, Maurice et tous,

Nous sommes jeudi, le 11 janvier, je crois, il faut réfléchir car après toutes ces émotions, on ne sait plus bien comment on vit. Enfin, cette fois-ci, j'espère que c'est bien fini. Je vous écris et je sais bien que ma lettre est encore loin de partir mais au moins je suis sûre qu'elle partira à la première levée pour aller au plus tôt vous rassurer sur notre sort. Elle ira, en attendant, rejoindre dans la boîte aux lettres ma dernière lettre qui je suis sûre attend toujours. Je n'étais pas gaie quand j'ai écrit celle-là et il y avait de quoi.

Donc nous sommes tous les trois bien en vie et bien portants c'est le principal et ce qui n'est pas à dédaigner non plus, c'est que nous n'avons rien perdu de ce que nous avons, aucun dégât chez nous, rien qu'un carreau cassé à la petite salle à manger, un trou de balle dans le plafond de la cuisine. Nous devons cela à la maladresse d'un soldat allemand, la balle est allée se loger dans le coin du plafond et du mur de la mansarde.

Je vous écris à la lueur tremblante d'un bout de bougie, nous sommes sans électricité depuis le 26 décembre ; par conséquent, sans nouvelles aussi.

Dès le vendredi 22, les Allemands étaient à nos portes. Le samedi nous entendions le bruit de la bataille qui se déroulait à Bure. Le canon, les mitrailleuses, les avions faisaient un tintamarre incroyable. A ce moment, nous espérions qu'ils n'iraient pas plus loin mais vers le soir, le bruit de la bataille s'éloignait.

Comme notre fête de Noël a été triste ! Vous n'avez pas idée.

J'ai vu, le dimanche 24, un avion allemand tomber en flammes ou plutôt en fumée car il faisait un magnifique soleil. Il est incontestable que les alliés ont la maîtrise absolue de l'air. Je crois que je n'ai jamais vu autant d'avions que le mercredi qui suivait la Noël, il est vrai que ce jour-là c'était la grande bataille de Rochefort (la 1e) et Marche. Et le dimanche 24 et le 25. J'ai acquis aussi la certitude que la D.C.A n'est pas de grande efficacité.

Je reprends ma lettre vendredi 22 et je vais en faire comme un journal.



Figure 10. Angèle Legrain et Maurice Ducarme, les parents de Paul et de Pierre.
Source : Pierre Ducarme.

Le journal de Marie-Louise

Courrier et journal de Marie-Louise Legrain (22 décembre 1944 - 1^{er} février 1945).

Voici donc le 'journal' élaboré dès le 11 janvier à partir des courriers qui ne sont pas parvenus aux destinataires. Il s'ouvre sur le 22 décembre, lendemain de la lettre transcrite ci-dessus et datée du jeudi 21 décembre soir ; Marie-Louise s'attend à ce que les Allemands n'arrivent que dans les deux à trois jours. Mais ils sont déjà là, arrivant par Saint-Hubert.



Figure 11.
Le mémorial affiché à l'entrée de la salle des fêtes. Les enrôlés de l'armée s'étaient retrouvés prisonniers (voir l'Annexe) ; on ira les accueillir en grande fête, au Block, à leur libération. Source : Jean-Claude Zélis. - Le cimetière a son carré d'honneur, juste à l'arrière du chœur.



VENDREDI 22 DÉCEMBRE 1944

Grande panique générale : les Allemands sont à St Hubert ! Déjà hier les jeunes gens sont partis. Désiré Evrard, Alphonse Féron¹. Par contre il en arrive 2 des environs de Bastogne et de St H. etc. Ils se sauvent. Ces 2 de Bastogne restent ici où ils se sont déjà cachés pendant la guerre, j'en reparlerai.

Hier aussi, 21-12, arrivent de Bastogne une sœur de Mlle Zéler, son mari et 3 enfants, ils viennent à pieds, ils sont partis depuis lundi car les obus sifflent sans relâche au-dessus de la ville.

Jeudi aussi, se sont évadés de Marche² Gheiss qui s'est ensuite reconstitué prisonnier, dit-on et que nous n'avons pas vu, et l'autre, Albert Hayon qui est rentré chez lui et y est encore. En rentrant il est allé supplier Jules Denis de ne pas le trahir. Par contre les Gheiss se réjouissent de l'approche des Allemands et disent ouvertement qu'ils feront reprendre J. Denis. Aussi ce vendredi matin je dis au revoir à Jules D. qui quitte Mirwart.

Les châtelains qui étaient venus ici pour se sauver des bombes volantes ont trouvé une auto et filent avec qq touristes (?).

Moi j'insiste pour que maman parte aussi avec eux jusqu'à Namur et Malonne et maman ne veut pas nous quitter et Joseph ne veut pas abandonner sa paroisse.

Mr Van der Beck reste aussi avec sa femme et ses 2 fils. Peu à peu le calme revient.

Je descends un peu de linge dans la cave. Le bruit de la bataille que l'on sait toute proche passe rapidement à côté de Mirwart et nous nous couchons tristes et angoissés.

1. Madame Evrard tenait la petite épicerie du village à hauteur du parvis de l'église, plus tard 'chez Siliatte', 31, Place communale ; Alphonse Féron était le frère d'Andrée Féron, connue de beaucoup comme 'Coco' et qui tint, infatigable, l'épicerie du n° 4 de la rue du Staplisse.

2. Les maisons d'arrêt souffrent apparemment de la désorganisation générale. Jules Denis, bourgmestre, se trouve sans doute impliqué dans les arrestations et ... ciblé. - Les Hayon et les Gheiss habitaient le dessus du village, en haut de la rue du Calvaire et il y rôdait, pour nous enfants, comme un brouillard de suspicion. Alexandre Denis, frère de Jules, fut longtemps secrétaire communal, Mirwart étant commune indépendante, s'étant affranchie d'Awenne, avec salle de conseil et secrétariat installés à l'étage de l'école. On jugeait, au village, le pouvoir communal très ... consolidé.

3. Les châtelains, les von der Becke (et non 'Van'), de puissants armateurs anversois (s.a. de Navigation belgo-américaine devenue *la Red Star Line* +1931) fuient les bombes volantes. 'Mr' serait Albert (1899-1995) plutôt que son aîné, Jules (1897 - ?). C'est plutôt leur mère, Hélène Osterrieth, (veuve de Maximilian, l'acquéreur du domaine), qui vendra le domaine à la Province, qui mourra plus que centenaire, c'est 'Madame' donc, que nous voyions, de temps à autre, traverser le village, droite et élégante – venant s'enquérir, notamment auprès d'Irma Denis, des besoins de l'un ou l'autre.]



Figure 12. Ces dames rentrent au château.



SAMEDI 23 DÉCEMBRE 1944

Une auto allemande et des jeeps américaines montées par des boches sont au village, ils disent à Mr Albert qu'ils espèrent prendre Bruxelles et Anvers et aller jusqu'à la mer mais pas en Angleterre. Ils ne pensent pas gagner la guerre mais espèrent une paix de compromis !!!

Toute la journée on se bat à Bure¹ ; le temps n'est pas brillant. Nos vitres vibrent tout le temps et nos portes aussi. Mr le curé d'Awenne n'ose pas venir confesser.

1. La bataille de Bure fut particulièrement atroce, entre Allemands montant de Grupont et Anglais venant de Tellin, allant jusqu'au corps à corps, chacun gagnant puis perdant une maison puis l'autre, gagnant puis reperdant le village. Toute la population s'était réfugiée dans les vastes caves du 'château', l'ancienne seconde résidence de l'abbé de St-Hubert devenue, vers 1900, lors de l'expulsion des religieux français, 'alumnat', école d'enseignement secondaire pour jeunes recrues se destinant à la vie religieuse dans la congrégation de l'Assomption.

On a raconté – la chose est incroyable (elle l'est pour moi ; mais je ne l'ai jamais vérifiée) encore que très significative de la cruauté des combats : que le temps d'une trêve, un rémouleur s'était installé devant l'église et réaffutait poignards et baïonnettes. Légende de l'horreur ? mais l'horreur, en tout cas, a été réelle !]

[23 et 24 décembre : Plus à l'ouest, les blindés allemands ont progressé dans la trouée entre Marche et Dinant mais avec lenteur car ils manquent de carburant et subissent sur leur flanc nord le harcèlement d'une brigade blindée britannique. Le 24, la 2^e Panzer Division prend Celles (8 km à l'est de Dinant) ; la Meuse est en vue.

Hasard d'appellation, en face se trouve la célèbre 2^e division blindée américaine surnommée « *Hell on wheels* » (« l'enfer sur roues »), déjà combattue en Normandie et renforcée par une brigade blindée britannique.

Une légende persiste depuis cette époque, expliquant que Marthe Monriqué, propriétaire d'un café (Le Pavillon Ardennais) au carrefour de Celles, après que le char de tête (toujours visible aujourd'hui) a sauté sur une mine, a expliqué aux Allemands que la route était minée jusqu'à Dinant. Les Allemands se seraient alors réfugiés dans les bois sans tenter de prendre cette route. La vérité est sans doute plus complexe, même s'il est possible que ce mensonge ait été dit.

Extrait de *La bataille des Ardennes*,
Wikipedia]



Figure 13. La grand-rue de Bure, vue depuis le parvis de l'église en direction Grupont. Avec les rails de tram de la ligne Grupont-Wellin. Source delcampe.net



DIMANCHE 24 DÉCEMBRE 1944

Temps favorable beau soleil. La bataille s'éloigne. Joseph va voir à Cheval dos (?) pour se rendre compte du lieu de la bataille¹, il ne voit que beaucoup d'avions, on entend beaucoup de tirs de D.C.A., le ciel est rempli de petits flocons noirs.

Il y a des combats d'avions et un avion allemand tombe, je l'ai vu car maman et moi nous étions au Roli (?) [= Roty], nous n'avons d'ailleurs pas osé aller plus loin. La bataille était aux environs de Nassogne. On voyait très bien piquer les avions.

Le reste de la journée a été calme. J'ai fait ma crèche².

1. L'angle de vue est bien choisi à Cheval-Dos pour observer les hauts de Bure, dégagés en prairies et labours, de l'autre côté de la vallée. Il pouvait être suffisant depuis le Roty [et non le Roli]. Souvenir fidèle ? Nous serions sortis un moment, dans la cour de l'école, pour observer les chars manœuvrant sur les hauts de Bure, mais sans pouvoir discerner si c'étaient 'les bons' ou 'les mauvais' ! – Un objet volant (V1 ou un V2 dans mes souvenirs, mais apparemment avion, fragment d'avion) était tombé à l'entrée du bois, en contrebas de la rue du Staplisse, un peu plus haut que la Petite Chapelle. Nous allions, les enfants, en découper des morceaux de mica pour sculpter je ne sais quelles bricoles, des petits poignards, et autres merveilles artisanales. Mais le souvenir n'est pas assuré. Mentionnons à ce propos cette indication de G. Pêcheur : « En 1939 un appareil de l'aviation belge a dû se poser en catastrophe dans la prairie du Parque. »



Figure 14. Carcasse d'avion, présentée comme tombée sur le territoire de Mirwart (dans le Parc ? au début de la guerre ?) lors de l'exposition du Vieux Mirwart en 1978. Source : Jean-Claude Zélis.



Figure 16. Vue depuis le Beau Site. Voir la disposition des fenêtres et portes dans les maisons. Configuration devenue exceptionnelle d'un cimetière maintenu au pied de l'église, au centre du village.



2. C'était donc le temps de Noël. Permettez un souvenir vivace. La crèche, devant l'autel Saint-Roch à l'église, était toujours magnifique : personnages grandeur nature (à la St-Sulpice !), cabane entourée d'une dizaine de beaux grands sapins que les hommes allaient choisir en forêt. J'entre dans l'église, en journée, sans doute envoyé en tant qu'enfant de chœur chercher je ne sais quoi. Je vois, agenouillé sur le premier banc, devant la crèche, un Allemand ! Stupéfaction, cataclysme ! Image figée à tout jamais dans la mémoire. Comment se fait-il qu'un 'méchant' ... ? Je le vois encore, de dos. Plus tard, me viendront les questions plus pertinentes : « À quoi pensait-il ? À qui ? Comment priait-il ? »]

Figure 17. Les fumiers et les tas de bois devant les maisons ; les toits de la ferme ; les rues en cailloux ; l'affreuse cabine électrique avec ses solides poteaux en béton ; les autres poteaux en bois, sur le baty ; pas encore d'annexe au cimetière ; la grande croix avec crucifix à l'avant du petit jardin de l'école ; le mur de l'école en brique nue, non encore chaulé. Les sapins du domaine entre le Parc et le Jardin, puis entre la ferme et le château.

Source : Pierre Ducarme.



Figure 15. L'église Saint-Michel et Saint-Roch : à gauche, l'autel de la Vierge, avec ses panneaux de l'Annonciation et de la Visitation ; à droite l'autel Saint-Roch sur les marches duquel se construisait la crèche dans son décor de sapins. Bien au centre, le poêle. À gauche, les bancs des femmes, à droite, moins occupés, ceux des hommes. En séparation du chœur, le banc de communion.



LUNDI 25 DÉCEMBRE 1944

Le 25, les chars allemands passent à la route. La fête de Noël se passe calme et morne. On n'entend presque plus le canon.

A minuit, bruit de moteur. Il y a des autos au village et puis on carillonne chez nous. Joseph se lève et j'entends les « wichwach » des allemands, je me lève aussi. Ils demandent à loger à 8 et s'installent à la cuisine¹. Je fais du feu. Ils ont du café et des bonbons américains. Ils sont harassés de fatigue. Après avoir fait le café, je me suis recouchée, les laissant ronfler tout seuls.

Le lendemain après la messe de 8 h., ils étaient toujours étendus si bien que nous n'aurions pas su aller ni à l'armoire ni à l'arrière-cuisine. A tour de rôle nous sommes allés tous les trois déjeuner chez Mathot.

1. Des Allemands demandent du logement au presbytère apparemment non réquisitionné, lui, en ce début de l'occupation. D'efférence peut-être pour le clergé alors que la bâtisse était, à l'époque, une des plus vastes du village. Mais la pression augmentera.

Chaque famille avait été priée d'évacuer une pièce et de la mettre à leur disposition. À l'école, au logement de l'instituteur, c'était la pièce de gauche, la belle pièce ! Souvenir, sans doute persistant parce qu'entretenu par mon père, il y avait là deux braves hommes, pères de famille à ce qu'on avait compris, découragés, fatigués et qu'un jeune lieutenant arrogant venait réveiller à toute heure pour aller faire des reconnaissances dans le bois de Bure.

Détail, mais d'importance majeure en ces temps de disette même à la campagne : la cave, en dessous à gauche, est voutée, en courbe donc ; la pièce au rez-de-chaussée est en plancher. Dans les coins entre planches et voute, en incognito stressant, se trouve entreposé le trésor : la réserve de patates. Les Allemands dormaient sur notre Réserve de Patates !]



MARDI 26 DÉCEMBRE

Des allemands arrivent encore au village avec des autos-chenilles, ils réquisitionnent des hommes pour faire des destructions. Ils font sauter la passerelle au bloc¹. Le beau vieux chêne et les beaux arbres que l'on avait si bien entourés et respectés Ils y ont aussi placé des mines.

Je mets tremper mon linge à 11 h. et à 12 h. ; nous étions sans courant. Les fils étaient coupés par la chute des arbres². J'ai dû faire ma lessive à la main³ et encore une fois depuis.

1. La passerelle est sans doute celle qui enjambe la Lomme pour accéder au quai vers Poix, les trains roulant à gauche. Passerelle très pratiquée : il fut un temps où les trains s'arrêtaient à Mirwart, 'au Block', une dizaine de fois par jour.

2. Mirwart était desservi par la petite centrale de Poix, entreprise de Mr Deferre, en contrebas de la gare, avec sa retenue d'eau, le long du sentier vers le site de Marie Gobaye. Les coupures, même en temps de paix, n'étaient pas rares. Les câbles couraient à travers la forêt ; il suffisait donc parfois d'un coup de vent, d'une branche cassée ! Pour ajouter aux malheurs, cet hiver fut un des plus rigoureux. – Il faudra, à la libération, attendre que le bois soit déminé pour procéder aux réparations et raccordements.

3. Toutes les ménagères de la région disposaient d'une machine à laver Tomeca fabriquée dans une petite entreprise d'Arville, de la famille Dosimont. La cuve en bois, lattes cerclées comme les barriques de vin et le bras à trois branches qui brassait vers la droite, revenait, repartait. Faute de courant, il fallait manipuler le linge dans la grande cuve posée sur le poêle, dans la 'buée' ou 'bouée' vaporeuse].



Figure18.
Une des versions de la machine à laver, ici motorisée. Il fallait prévoir le foyer pour faire bouillir l'eau.

Source : Wikipedia.



MERCREDI 27 DÉCEMBRE 1944

Les destructions continuent et ceci nous semble de bon augure, s'ils s'isolent, c'est qu'ils n'occupent pas le pays de l'autre côté. Le pont « Madame » saute et toute la rangée de beaux sapins¹. Les Allemands posent des mines tout le long de la Lomme et des bois, au début de toutes les routes qui entrent dans les bois. Quand est-ce que tout cela sera repéré ?

A Nochamp² depuis le jour de Noël il paraît qu'on pille littéralement le camp américain abandonné précipitamment. On a déjà rapporté de la farine, du café, des biscuits, des chemises, des bas, des imperméables, des vélos etc. etc. des outils, des toiles, des bâches, des médicaments, des souliers etc. Les Mathot décident d'y aller et je pars avec eux. Finalement nous sommes une petite bande. Le temps est superbe.

Les avions sillonnent le ciel dans tous les sens. Ils volent par petits groupes ou isolés. Ils s'entrecroisent continuellement et la D.C.A. tonne partout. Tout près et au loin le ciel est rempli de flocons noirs. A l'horizon c'est un vrai barrage mais les avions volent toujours sans s'inquiéter. Vers Rochefort nous voyons trois gros foyers d'incendie et la bataille paraît de nouveau battre son plein vers Marche-Rochefort.

Le camp de Nochamp est dans les bois de St Michel au-delà d'Awenne. 2½ h de marche au moins. C'est une belle promenade et je pensais que Jacques et Annie auraient dû normalement être en vacances et que nous aurions pu faire comme cela de belles promenades ensemble.

Au camp, quelle déception, c'est un gâchis inimaginable, tout a été retourné, pillé de fond en comble. Ceux qui le peuvent chargent sur des autos les grosses choses qui restent, scies mécaniques, bâches, lits de camp, petit bureau, chaises, bidons de pétrole. J'ai moi-même un bidon en main mais je l'abandonne, malheureusement, c'est trop lourd, 22 litres, et il ne me vient pas à l'idée d'en renverser la moitié. Je fus franchement dégoutée et je n'aurais jamais dû fouiller dans ces monceaux de paille, de bidons vides, de papiers, de boîtes, de caisses éventrées. En somme, nous arrivons trop tard. Je n'ai trouvé que quelques rouleaux de papier hygiénique propres, une petite hachette neuve et un tube de désinfectant ! Je n'allais tout de même pas rapporter des culottes en caoutchouc ni des chapeaux genre colon. C'était là-bas des disputes, du vandalisme.

J'ai été tout à fait dégoutée. Pendant que nous étions là, des autos allemandes sont passées et ont dû stopper sous les bois, près du camp, tellement les avions survolaient très bas ; la D.C.A. tonnait tout près et j'ai eu très peur, je vous assure, de voir les camions repérés et mitraillés.

Quand je suis rentrée, les Allemands avaient quitté la maison mais pas le village malheureusement. Toutes les autos-chenilles étaient bien cachées dans les granges.

1. Le pont Madame est donc dynamité, et les superbes sapins qui encadrent son accès et, au pied du talus, accompagnent le sentier jusqu'au pont suivant (au Côté), sont couchés en travers de cette route qui vient du Block pour gagner le château et le village par le flanc sud. C'est par là qu'arrivera la première escouade de 'libérateurs', traversant la Lomme à pied.

2. Toute la région s'est donné rendez-vous – vélos, charrettes, voitures, camions pour se servir dans le stock abandonné par les Américains, à Mochamps, en pleine forêt entre Nassogne et la Barrière de Champlon. Stupéfaction que la découverte d'une telle surabondance en ces temps de méchante disette ! Mon père, à vélo, en a rapporté une scie 'canadienne' qui est toujours là, à la cave ! – Un peu plus tard, à la libération, nous ramassions dans les bas-côtés de la route les rations des GI à peine entamées ; on y récupérait un étrange pain tout blanc (au maïs ?) et, merveilles qui marqueront les mœurs, le chewing-gum et les chiklets.]



Figure 19. Détail du Pont Madame : beaux piliers de pierre calcaire cerclés de fer.



Figure 20. Le pont Madame, en contrebas des étangs Saint-Roch, donnant à gauche vers le château et le village ; à droite, vers le passage à niveau (au Block), puis vers Poix et Smuid.

Source : Sainthubert.be, Cartes postales



Figure 21. Le pont du Block, vu du chemin remontant de l'ancien passage à niveau vers Marie Gobaye ; à droite, le passage venant du village et du Parfond'ry vers les Affrus et le quai en direction Grupont ; à la reconstruction, a été aménagé, dans la pile centrale, un logement pour une charge explosive, en prévision de la prochaine guerre, des prochaines...
Source : Jean-Claude Zélis



Figure 23. Le pont du chemin de fer sur la Lomme, au confluent du Marsoul et sur la route de Smuid. L'architecte de la reconstruction en 14-18 n'aura pas prévu, pour le gabarit du passage, l'invasion des Ardennes par les SUV...



Figure 25. La reconstruction de l'un des ponts de chemin de fer de Grupont.



Figure 22. Le passage à niveau du Bock (avant la récente construction du pont). La montée du talus des Ardennes, depuis Grupont Libramont est la plus longue et la plus ardue de la ligne Bruxelles - Luxembourg (ou Londres - Bâle - Brindisi !); les chauffeurs de locomotive devaient 'taper' sans discontinuer les pelletées de charbon dans la chaudière. Et alors, superbes panaches !
Source : Exposition du Vieux Mirwart de 1978.



Figure 24. En 1940, à la guerre suivante ! Destruction par l'armée belge ? Lieu non identifié, sans doute au même pont au moulin ; sinon au grand virage du Block ?
Source : Pierre Ducarme



JEUDI 28 DÉCEMBRE 1944

Les destructions continuent. Nous ouvrons toutes nos fenêtres. On dit que le pont du chemin de fer va sauter. Et en effet vers 1 h. une forte détonation, un carreau qui casse à la petite salle à manger, toute la maison tremble et le pont des « cartiers » entre le bloc et le moulin a cessé d'être. Le pont sur le « Parfondry », sur le chemin qui mène à Arville, saute. Le pont du « Fond des Cloyes » qui mène à Bure, etc¹.

La nuit, nouvelle arrivée d'Allemands. Nouveau réveil en sursaut. Ils demandent le logement pour huit et nous cédon encore la cuisine où ils aiment mieux dormir parce qu'il fait chaud. Le matin nous sommes agréablement surpris en constatant que nous n'avons que 2 sous-chefs.

1. Le pont du Côtty (plutôt que 'cartiers' ? ; au bout du sentier qui descend le long de la Lomme depuis le Pont Madame, au départ du bief du moulin) et les autres sont donc détruits par les Allemands à l'offensive von Rundstedt. Précédemment, pendant la guerre, ce pont-là comme les autres du territoire de Mirwart avaient dû être gardés (contre les coups de main de la Résistance) par les hommes du village, réquisitionnés ; qui y construisaient des cabanes en branches. Et les gosses du village, ravis de l'école fermée et *M'sieur le maître* de garde, descendaient leur porter les tartines que leur confiaient les mamans. – Lorsqu'un inconscient bravache, héros de pacotille, vint assassiner un brave allemand de garde dans une des maisonnettes le long des voies en remontant vers Poix, tous les hommes s'enfuirent au plus vite ; et la répression tomba, cruelle, mais sur Arville plutôt que sur Mirwart.]



VENDREDI 29 DÉCEMBRE 1944

Les all. annoncent que tout est miné tout autour de nous, seule la route d'Awenne reste libre¹. Il y a des boches plein le village avec des autos-blindées munies de canon.

Ils reviennent du front, disent-ils. Nous demandons où il se trouve. « Oh ! pas ici (nous le voyons bien !) ici, front de sécurité ! » Les nôtres reviennent de Rochefort. Ils disent « Rochefort capout ».



SAMEDI 30 DÉCEMBRE 1944

Nous restons avec les deux boches qui logent maintenant dans la grande chambre. L'un d'eux est blessé d'un éclat de grenade à la jambe ; l'autre a eu aussi un éclat de grenade qui a percé de part en part son revolver avec la gaine.

Le canon gronde toujours et la D.C.A. sans relâche. La bataille se rapproche vers Wavreille et Bure. Nos portes et nos fenêtres tremblent de plus belle.

Je descends encore du linge dans la cave et je fais des galettes. Nous n'avons plus que 100 gr. de levure que j'ai épargnés et que je garde encore précieusement.

1. Les Allemands avaient donc prévu la route d'Awenne pour leur retraite, direction Nord-Est, seule à ne pas être minée. Il se fera que, au cours de ce repli – confusion dans la précipitation ? mise en défaut de la rigueur allemande ? – la dernière auto, partie plus tard avec un gradé, sautera, dans la montée d'Awenne ... sur une de leurs mines ! Mon père a été affecté par le décès de cet homme qu'il avait jugé estimable et qui meurt, au front, mais si lamentablement.]



DIMANCHE 31 DÉCEMBRE 1944

Depuis qq jours nous avons de la neige, il fait froid. On entend les canons d'Awenne qui tirent sur Grupont et Bure et Wavreille, dit-on et on riposte. Il y a aussi des canons qui tirent à la grande Chapelle et à « frais cabaret ». Quel tintamarre. Beaucoup d'avions en l'air.

Sommes avides de nouvelles mais rien. Nous passons nos soirées avec nos lumerettes et avec les boches qui entrent et sortent continuellement, pas seulement ceux qui logent ici, mais bien d'autres. Ils sont mal ravitaillés et on commence à réquisitionner au village.



Figure 26. Le cliché date-t-il de cet hiver 44-45 ? Sans doute. Il fut en tout cas, lui, exceptionnellement rigoureux. On voit la masse de neige qui peine à être déblayée. Dans le toit de l'église, la buse du poêle qui fait fondre un cercle de neige. À l'avant-plan la maison « de Cuyper puis Verzin » avant son réaménagement.

Source : Pierre Ducarme.



LUNDI 1^{ER} JANVIER 1945

Bonne année ! Ici, on n'y pense guère. On a le cafard. Nous avons très peu de visites. Tout le monde a des boches chez soi et on n'aime pas de les laisser seuls. Les uns sont convenables comme les nôtres, d'autres sont des rosses. Au château ils sont très méchants, dit-on.

Le matin, Mr Van der Beck vient avec sa famille. Il est allé à Arville où il a pu entendre la T.S.F., il nous apporte de bonnes nouvelles. C'est comme cela que nous savons que les All. sont allés jusqu'à Celles et qu'ils ont été refoulés de 20 km, donc jusqu'à Rochefort. Ils apportent une gazette allemande indiquant le front. En somme, nous sommes à la pointe du saillant ; cela va bien malgré que nous sommes dans le pétrin.

Le soir, la maison est momentanément vide d'Allemands et nous allons passer la soirée au bureau : la fenêtre n'est pas occultée, cela ne vaut pas la peine, pour la lumière que nous avons ! Tout à coup une détonation formidable nous fait sauter et nous voyons par la fenêtre du côté du château des lueurs d'incendie et une colonne de fumée, puis tout paraît s'éteindre.

Qu'est-il arrivé ? C'est seulement le lendemain que nous savons la vérité. Les boches ont mis le feu au château involontairement et la tour où le foyer d'incendie se trouve le feu que l'on ne parvient pas à éteindre menace de gagner rapidement tout le corps de logis. Alors, les Allemands ont fait sauter la tour et le feu s'est éteint¹.

Mais l'officier ne prétend pas que ce sont ses soldats qui sont cause de cela, il dit que c'est pour faire des signaux aux Américains que l'on a mis le feu. Il fait enfermer les hommes d'un côté et les femmes avec les enfants de l'autre et il fouille tout le château, disant qu'il mettra le feu au village s'il trouve quelqu'un caché. Naturellement, il n'y a personne et tout redevient relativement calme. C'est la coupole de la tour qui a sauté et les carreaux !!!

1. La version qui circula au village est sans doute la plus fiable : une des escouades qui loge au château, dans une des tours, tente d'y faire du feu, mais dans une cheminée qu'ils ne savaient pas obstruée, déclenchant un incendie qui menaçait la bâtisse entière. La présence d'esprit et la compétence d'un gradé sauva le château de l'anéantissement : avec des charges judicieusement placées, l'explosion souffla les flammes ; la coupole de la tour, disait-on s'était soulevée puis lourdement rabattue.

Les gradés ont apparemment voulu convaincre la population de ne pas accepter une version qui aurait entaché la réputation de la troupe, aurait laissé penser à de l'imprévoyance ou à de l'indiscipline.]



Figure 27. Une vue du château de Mirwart, telle que longtemps familière avec le lierre accroché à la façade ; le grand tilleul n'a pas encore dépassé le toit.

Source : Saint-Hubert.be, Cartes postales.

« En ce mois de janvier 1945, les conditions atmosphériques sont épouvantables. Dans les Ardennes, il y a beaucoup de neige et la température est tellement basse qu'il faut faire tourner régulièrement tous les moteurs pour que l'huile ne se fige pas.

C'est dans ces conditions que démarre le 3 janvier la contre-attaque de Montgomery. Elle démarre de la région de Hotton en direction de Houffalize. Elle est appuyée sur sa droite, à partir du 6 janvier, par des unités britanniques. La jonction avec la contre-attaque de Patton qui a commencé 12 jours plus tôt est prévue dans la région d'Houffalize.

Les opérations sont lentes car les journées sont courtes et les Allemands se sont bien retranchés derrière des canons antichars et de nombreux champs de mines. La jonction a lieu le 16 janvier. » Extrait de *La Bataille des Ardennes*. Wikipedia.

On note sur la carte la position des Alliés au 9 janvier, notamment du fait de leur contre-attaque à partir de Marche et Hotton ; nous allons apprendre de Marie-Louise que les Allemands sont toujours au village, 'au calme', le 9, mais discrètement disparus le 10. La patrouille alliée est arrivée par le sud, par Poix ou Smuid, ce qui correspond à la flèche de la carte, attribuée aux Américains de la III^e armée, alors que mes souvenirs (mais incertains, et impressions d'enfant de sept ans !) l'associeraient à des anglophones aussi, mais Anglais et Néo-Zélandais.]

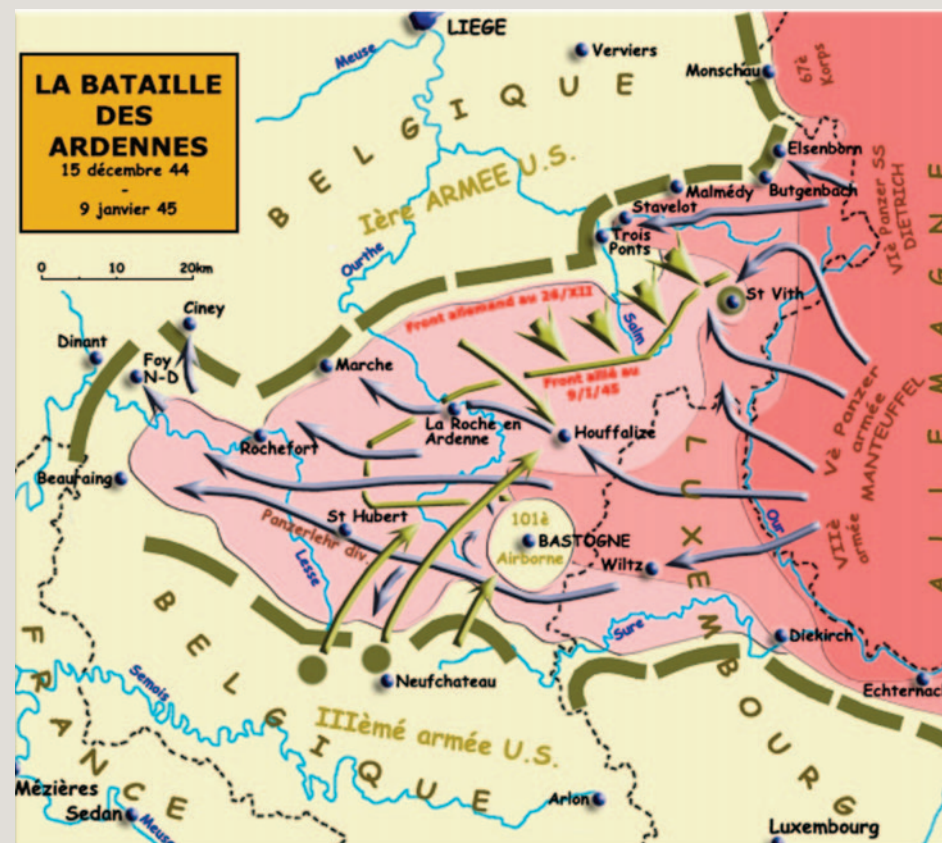


Figure 28. Carte de l'offensive et de la contre-offensive. Mention de la Lesse, pas de la Lomme. Situer Mirwart entre Saint-Hubert et Rochefort. L'escouade de libérateurs était composée d'Anglais (venant de l'Est ?) plutôt que d'Américains.

Source : Wikipedia



MARDI 2 JANVIER 45

On vient chercher Joseph daredare. Madeleine Henrotin de la ferme¹ vient d'être blessée encore par la maladresse d'un soldat allemand. On dit qu'elle a le bras emporté. En réalité, ce sont les muscles du bras. Après un pansement provisoire, elle est emmenée à St-Hubert où elle est encore aujourd'hui le 12 janvier.

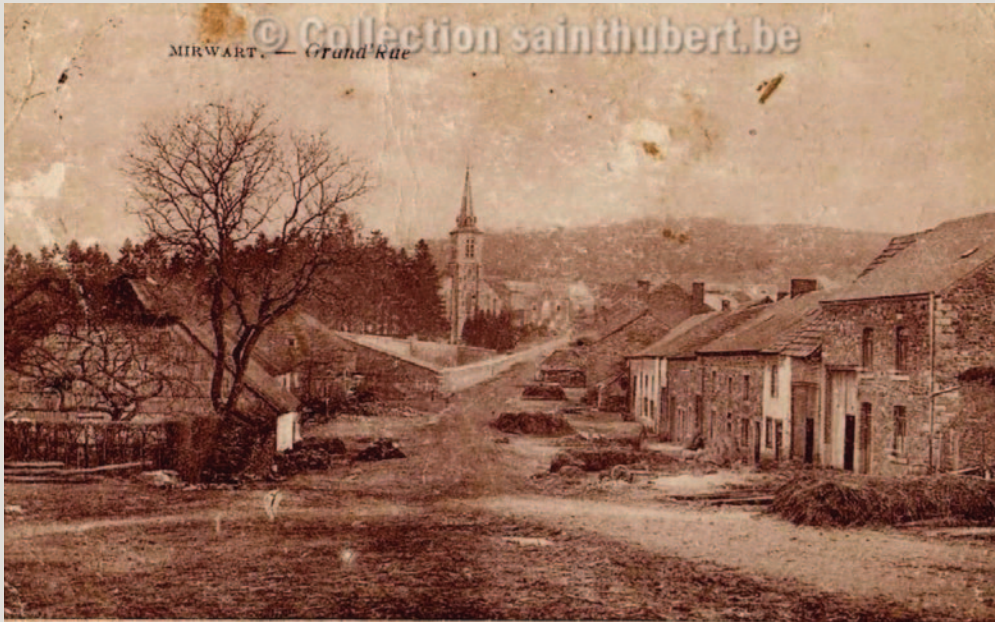


Figure 29. Vue de la rue du château très antérieure à la guerre 40 ; on remarque, à gauche, la bâtisse du coin de la rue du moulin, très profonde pour entrepôt agricole, en colombage, sans étage au front ; les fumiers, nombreux ; les maisons de droite de très petit gabarit : maisonnette et atelier de menuiserie devenus double maison au 21, après la première (anciennement des Laurent, gardes-chasse) ; plus loin, ayant fusionné en maison de Donneau, les deux ou trois maisonnettes suivant celle des Volvert (un temps, d'Ignace Ponette) et des Noël. Source : Sainthubert.be, Cartes postales.



MERCREDI 3 JANVIER 45

Un de nos boches retourne en congé à cause de sa blessure, il dit qu'il reviendra dans 3 semaines ! On dit que Bure est aux mains des Américains.

En tous les cas, le canon fait rage. Les camions vont et viennent continuellement. On tire de partout, la mitraille marche. Des canons sont installés au « Roli » [= au Roty], on essaye aussi près de chez Gheiss, il y a un canon près du château, un autre près du bois de sapin et tout cela tonne. Des autos descendent vers le bloc, on mitraille, on dit que quelques Américains descendent le chemin de fer.

1. 'La ferme', c'est évidemment celle du domaine, avec sa grande bâtisse à cour carrée à portée du château et ses quatre-vingts hectares de terres et prairies. Elle ne sortira du domaine qu'à sa vente à la Province, devenant 'indépendante'. De par sa dimension, 'la ferme' constituait une exception au village. Madeleine quittera le village mais Maria restera au logis et à l'atelier régnant sur la laiterie et veillant sur ses parents, comme il convenait, comme la coutume y veillait.

L'évolution démographique, ce fut surtout l'exode. D'une quarantaine d'enfants en âge scolaire dans les années 1920, on passa ... à la fermeture de l'école à la fin du xx^e. Il n'y avait guère d'autres ressources que la forêt (main d'œuvre de bûcheronnage) et la terre (des prairies en vallée ou en pente et quelques terres vers Cheval-dos, au schiste froid et caillouteux), mais très à l'écart du village, d'accès malaisé pour le bétail, pour les machines. Pas d'industrie ou d'artisanat. Le chemin de fer (les ateliers d'entretien à Jemelle, l'élagage des talus le long des voies) offrait quelques emplois, renouvelant à la marge la dispersion des opinions politiques et religieuses. Le village resta agricole, se vida de sa jeunesse, vieillit discrètement avant de devenir lieu de villégiature à comportement urbain, cohabitation d'étrangers paisible et bienveillante.



Figure 30. La maison des Mathot lorsqu'il fallait encore renouveler les chaumes couvrants. Noter le portail donnant accès à la fois au bétail (les vaches et le cheval) ainsi qu'à la charrette pour le foin et la paille ; à l'avant, le fumier sous contrôle.

Source : Sans date – Exposition 'Au vieux Mirwart' de 1978. Coll. Bernadette Culot



Figure 31. La dame nous accueille en tenue paysanne traditionnelle, devant sa vaste maison au toit de chaume, descendant bas. Beaucoup de charrettes : tous les travaux imposent de longs déplacements, en vallée ou à la campagne. L'agressivité des murs du Grand jardin, hors style local, l'accaparement d'un terrain empêché de devenir centre de village. Source : Sainthubert.be, Cartes postales

Le village vivait encore de quelques fermes, bien plus modestes – quelques vaches, un cheval – comme chez Desseille (au Staplisse), chez Mathot ou Denis (sur la Place communale), chez Libert, le meunier (au Roty).

Devenues rares, c'est qu'il faut aller bien loin pour matin et soir conduire le bétail aux prairies et le ramener ; car, au XVI^e siècle, avec la poigne de Marguerite de la Mark, la famille seigneuriale avait acquis tout le flanc nord de la colline pour son Grand jardin et son Grand parc.

Aujourd'hui, on reconnaît encore la configuration standard de cette cohabitation gens-bétail dans quelques maisons à l'ancienne, même reconfigurées : à gauche, la seule fenêtre et, vers la droite, les deux ou trois accès.

À gauche donc, avec fenêtre donnant sur la rue, la cuisine, lieu de séjour, lieu de vie : la pompe à eau, bientôt le robinet en surplomb du bac à vaisselle qui se déverse à l'extérieur vers la rue ; l'âtre ou le poêle 'crapaud' avec le coin au chaud, le jambon en surplomb. La 'belle chambre', à l'arrière, que l'on n'ouvre aux occasions majeures, où l'on range les papiers. Puis à droite, la porte des gens, donnant à gauche sur la cuisine, en face sur l'escalier, à droite sur l'étable. Plus à droite encore, soit par le portail, soit par une porte dédiée, le passage des vaches et du cheval conduisant à l'étable, à l'arrière, ainsi qu'au potager au fond duquel se fait discrète (et fertilisante) la cabane à aisances, où se casent un clapier, un poulailler ; passage par où revient le fumier qui s'entasse à l'avant, le long du chemin, prêt à partir à la campagne à la bonne saison – le jus s'écoulant paisiblement dans les rigoles. Enfin, à droite encore, le portail de la grange où la charrette se range à reculons, avec accès au fenil (foin et paille) qui surplombe l'étable à l'arrière.]



Figure 32. Non daté, mais sans doute au début des années 50. Les rues attendent le réseau d'égout, le macadam, les poteaux en béton et l'éclairage. Mais déjà l'éclairage public. Une nouvelle construction à l'entrée de la rue du moulin ; chez Noël. L'école avec sa façade d'origine. La maison (du général ?) de Donnée regroupant les petites anciennes. Le chantier du 21 mené par Omer Léonard (aubergiste, mayor, désormais entrepreneur) pour le compte des Janssens (lui, ingénieur à l'INR). Pas encore de maison Dumont. Les fumiers ... évaporés. Mais du tourisme en recherche de confort..., l'industrie de l'avenir.

Source : Sainthubert.be, Cartes Postales.



Figure 33. Les évolutions. L'école des filles convertie en salle des fêtes ; la maison 'de Cuyper' réhabilitée par les Verzin de Gand, devenus 'du pays', avec écurie convertie en complément de logis ; la maison Mathot au colombage revalorisé, bientôt gîte touristique.



Figure 34.. Cliché non daté. La dureté du métier, la difficulté à nourrir son bétail ! Sans doute, face au moulin, à l'arrivée du bief, l'évacuation du foin qu'il a fallu aller faucher et faner dans le pré des forges, sans accès routier. On devine l'énergie du cheval, la préoccupation de la patronne ! Et il faudra remonter toute la colline et, de nouveau à la fourche, tout 'taper' dans le fenil. – Les prairies de la vallée étaient les plus appréciées par les éleveurs, désormais expérimentations forestières.

Source : Sainthubert.be, Cartes postales.



Figure 35. Innovation au lendemain de la guerre. Des citadins sont reçus en villégiature par Andrée et Denise Feron, sous les beaux tilleuls du 4, rue du Staplisse. Un garage, désormais pour voiture.
Source : Sainthubert.be, Cartes postales.

La démographie de Mirwart aurait donc sa particularité. Les habitants quittaient le village pour chercher du travail en ville. Ceux d'aujourd'hui, pour beaucoup, sont 'immigrés' : combien natifs du village ? On y restait faute de choix, on y revient par choix. Quittant pour le boulot, revenant pour le loisir. Délaissant la ville pour l'*authenticité* ? Hum, personne ne voudrait revivre 'la vraie vie' de l'après-guerre ! Mais pour un cadre de nature remarquable, pour cette qualité de vie que permettent l'aisance de l'âge, la simplicité des rapports hors compétition, le tapis plain à l'étable.

Après ces quelques commentaires sur les destructions organisées par les Allemands, et sur l'évolution du mode de vie au village depuis les temps de la guerre, reprenons le journal de Marie-Louise.

En ce début janvier, la contre-offensive est d'une grande violence. Les Alliés sont à Tellin : Mirwart va connaître ses premières canonnades. Et ses premiers tués.



Figure 36. Consommez bio et local ! Pendant la guerre, Mr Culot va conduire chèvre et chevrette sur les talus du Staplisse en compagnie de Jean-Marie et Bernadette. Configuration : les maisons paysannes à droite, les 'modernes' à gauche.
Coll. Bernadette Culot



JEUDI 4 JANVIER 45.

Le 2^e boche part au lazaret, il boîte de plus en plus. Il est remplacé par un autre, un chic type malgré que ce soit un boche. Il n'est pas hitlérien et en a plein le dos. Il ne connaît pas un mot de français mais nous nous comprenons parfaitement bien. Il ne désire qu'une chose, se rendre à l'occasion. Il y a 4 nuits qu'il ne dort plus, il revient du front entre Grupont et Lesterny, il a vu des Américains mais il n'a pas tiré. Il nous dit tout cela et cela nous fait du bien.

Au moment de partir, l'autre donne son fusil à un tout jeune. Il lui explique sans doute le maniement et le fusil est dressé sur la table. C'est alors que le j. gamin envoie la balle dans le plafond. Une heure avant, j'étais juste dans la chambre au-dessus.

Toute la semaine, du 2 ou 3 au 8, les jours sont pareils. Nous craignons de plus en plus une riposte des Anglais car les Boches tirent toujours plus du village, ils envoient environ 50 obus par jour. Il est déjà tombé des obus près de la grande Chapelle.

Bure est pris et repris par les uns et les autres 3 à 4 fois. « Bure capout » disent les Allemands. On s'y bat à la baïonnette de maison en maison. Nous apprenons aujourd'hui le 13 que Mr le curé est resté 15 j. dans sa cave, que sa maison est toute pillée, qu'il y avait 700 réfugiés dans les caves des Pères, qu'il ne reste pas 10 maisons entières pour 1000 habitants. Chez les Pères, 15 obus sont tombés mais c'était bien bétonné. Une victime parmi la population + 1 qui vient de sauter sur une mine, 4, 5 blessés, beaucoup de cadavres anglais et allemands.

Le 8 janvier, Hitler ordonne l'arrêt des opérations offensives dans les Ardennes et la retraite des unités allemandes sur leurs positions de départ. La retraite allemande, organisée, se fait pieds à pieds.



LUNDI 8 JANVIER 45

Il a neigé et la canonnade continue.

Vers 5h½, je vais à la ferme, 2 autos avec leur canon sont là à côté qui canarde vers Tellin. Les flammes sortent du canon et j'ai franchement peur, si les autres ripostaient ; à la ferme, il y a déjà des carreaux cassés. Ils ne sont pas à leur aise non plus.

En passant près de chez Jules Thémans (chez la belle Hélène¹) celui-ci sortait de sa maison et je monte avec lui, je dis bonsoir à sa femme qui rentre. Sans me déshabiller je redescends chez Marchal (?) et j'étais encore sur le seuil quand tout à coup un sifflement, une détonation, une pétarade, des ris (bruits ?) de verre cassés, un deuxième puis un 3^e sifflement etc. Ce sont des obus ! On bombarde. Vite j'entre, on ferme la porte mais n'entendant plus rien, je rentre en vitesse à la maison. C'était bien des obus².

Voici Marie (la voisine d'en face) qui arrive avec Charles et leur couverture. Un obus vient de tomber derrière la maison plus haut (la 3^e en face, anciennement chez Bachette [= Babette ?]). Les fenêtres sont brisées, le plafond tombé, le poêle renversé. Le petit garçon blessé à la tête, un homme (celui qui s'est sauvé des environs de Bastogne) a le bout du nez emporté, l'oreille à moitié et encore une blessure à la tête. Ils sont tous réfugiés maintenant dans la cave de chez Féron où l'infirmier allemand fait un 1^e pansement.

Je pars voir si on n'a pas besoin de moi. Au dehors, la nuit est tout à fait tombée et il fait une tempête de neige aveuglante. Les Allemands se cachent mais on entend de temps en temps une patrouille qui vous dit « Nicht licht ».

Chez Féron, cela grouille de soldats qui restent sans lumière. Il y a du monde plein la cave, les blessés sont déjà pansés, quelqu'un lave les taches de sang. Comme on n'a pas besoin de moi, je rentre.

Il y a un Allemand chez nous qui est venu nous dire « Madame capout près de l'église » et j'apprends que la maman de la belle Hélène vient d'être tuée dans sa maison éventrée. Je pars avec Joseph et Charles. Et j'ai eu là ma 1^e vraie vision de la guerre. Dans le noir et la tempête de neige. La maison croulante, le poêle renversé et le cadavre étendu recouvert de plâtras, l'odeur de fumée et de poudre, le mari qui pleurait et se lamentait. C'était vraiment triste mais qu'aurait-on fait dans le noir ? On a recouvert le corps d'une couverture et je suis revenue trébuchant dans la neige.

Un obus était encore tombé sur le dessus du village, 2 autres dans les jardins près du château, 5 ou 6 en plein village et 3 ou 4 au « roli » [= au Roty] à 5 mètres d'une maison. Les soldats anglais qui sont maintenant à Awenne ont dit que c'était eux qui avaient riposté de Resteigne parce qu'ils avaient vu eux des victimes.

Joseph ne rentra pas lui, il fait le tour de toutes les caves où les gens sont atterrés et serrés et entassés. Il leur donne à tous l'absolution, leur annonçant qu'il y a une victime au village. C'est vraiment lugubre ! Que doit être un bombardement ! Ici, ce ne sont en somme que des petits obus !

Chez nous arrivent Jules et Jean (?), la famille Mathot, la famille Zéler et celle de la sœur de Mlle sans oublier Bobby en tout 20 personnes pour loger dans nos caves. Pendant la semaine, j'avais descendu 2 matelas, tout notre linge, ma farine, du froment, des médicaments, même de la vaisselle, des couvertures. Les autres arrivent aussi avec des victuailles, des couvertures etc. etc. Des vrais déménagements. Je fais du feu dans la cave et on met d'abord coucher les enfants. Joseph nous donne aussi l'absolution. Nous disons ensemble le chapelet et les prières du soir.

Quand tout le monde est casé dans la cave tant bien que mal, Joseph dit « Je vais dans mon lit ». Seulement, comme les obus sont tirés devant, je déménage sa chambre et le remets dans son ancienne par derrière ; je décide de coucher aussi dans mon lit. La nuit passe sans autre incident. Notre boche était parti vers 5 h pour retourner au front. Les autres étaient très mal à l'aise, on sentait planer quelque chose. Nous autres aussi, nous étions dans nos petits souliers. Je le disais que si nous en étions au début, qu'il nous fallait faire une bonne provision de courage. Et toujours sans nouvelles ! Qu'il faisait triste ce soir-là à Mirwart !

1. Chez Thémans, 33, Place communale, à hauteur du parvis de l'église ; aujourd'hui gîte touristique de Mr Dupont.
2. Les obus alliés tombent sur la Place communale et jusqu'à l'entrée de la route du moulin, et tuent.

Respectant les victimes et les drames, vous me permettez par ailleurs une note plus personnelle. Un shrapnel traverse le bas de la fenêtre de gauche de notre logement à l'école et s'encastre dans le grand miroir posé sur la cheminée, causant une double cassure en V. Après la guerre, ni l'humeur ni les ressources ne permettent une réparation ou un remplacement de cette grande glace biseautée (un des éléments du 'beau mobilier de mariage' de mes parents, réalisation de fin d'étude d'un apprenti menuisier !). Un artiste amateur de Grupont avait peint les décors de théâtre installé dans les écuries du château (à l'endroit des bâtiments actuels du Centre provincial) ; mon père lui demande de peindre deux guirlandes de fleurs en V pour masquer les cassures. Pour nous, une mémoire de l'Offensive.



Figure 37. Le miroir au shrapnel.
Source : JM. Culot



Figure 38. Sans doute, époque de la guerre. Vue depuis le Calvaire ou plus à droite, depuis le Sentier des pèlerins. Le rideau d'épicéas du domaine devant le château comme entre le Parc et le Jardin. Le quadrilatère de la ferme ; pas encore de maison 'Dumont' dans son potager. À l'arrière des maisons, plein sud, les très précieux potagers avec les fours à pain, cabanons, les ... commodités. Toits d'éternit et d'ardoises. À l'horizon, à droite, les dessus de Tellin.

Source : Pierre Ducarme.



MARDI 9 JANVIER 45

On s'étire, on s'éveille. Tiens ! Un boche fait la sentinelle devant chez nous ? Les autos ne sont plus là. Et nous apprenons que toutes les autos, tous les canons, tous les boches, sauf une vingtaine qui logent à l'école, chez Julie et chez Féron, sont filés pendant la nuit. Quelle joie, quelle délivrance ! Ceux qui restent disent qu'ils vont revenir. Mais nous n'en croyons rien et nous avons raison.

A la messe, on vient demander à Mlle et à moi d'aller laver la morte. Mais quand elle fut retirée des décombres, on décida que cela n'était pas possible. Elle avait un bras qui tenait encore par un lambeau de chair, les yeux enlevés et le bassin ouvert. On l'a simplement roulée dans une couverture et l'enterrement se fit après-midi.

Le reste de la journée est plus calme ici mais on entend le bruit d'une bataille qui fait rage vers Grupont, Awenne et tout autour.

L'après-midi, nous étions à la cave en train de l'aménager quand nous entendîmes une rafale de mitrailleuse partant de la vallée. Les rafales se suivirent un bon moment, se rapprochant puis s'éloignant. Nous avons su après qu'une patrouille anglaise avait suivi la voie en mitraillant vers le village, sans doute pour voir si on riposterait. Mais les 20 boches, malgré la mitrailleuse braquée sur le chemin du bloc près de chez nous, se sont tenus tranquilles.

La libération de Mirwart ! Comme par surprise !



MERCREDI 10 JANVIER 45

Plus de boches ! Ils sont tous partis ! Mais alors, c'est bien qu'ils sont en recul. On revit : serait ce fini ?

Vers 10 h., je vais voir Mme Culot¹ et comme j'étais là, tiens, qu'est-ce cela ? On se regroupe dans le fond du village, des pierrots tout blancs, se distinguent à peine de la neige, on ne voit de loin que le béret noir et les gants. Ce sont des Anglais² ! Ils avancent prudemment, mais on les rassure, on court, on donne des galettes, des pommes. Ils nous disent qu'ils sont à Bure, à Grupont, mais que les Allemands sont encore à Awenne. Ils nous donnent les nouvelles : Il n'y a pas d'autre offensive que celle-ci. Les Allemands sont en recul partout. On est en train de les encercler, ils n'ont qu'un couloir de 18 km. Les malheureux ont de l'eau dans leurs souliers, ils ont traversé la Lomme et leur pantalon est gelé. Il y a un repéreur de mine avec son appareil et 2 radios qui parlent avec les aviateurs qui survolent. Mon frère est allé jusqu'à la petite chapelle où plus de 20 sapins sont culbutés sur la route !

Nous connaissons une 2^e délivrance. Mais tout de suite, vers 1 h., nouvelle frousse, nouvelle alerte, on nous bombarde d'Awenne. Il tombe un 1^{er} obus sur la maison d'Adèle Hayon³. Il éclate au grenier où tous ses linges qui séchaient sont déchiquetés. On a retrouvé une chemise et un caleçon dans le grand jardin ! Joseph se trouvait près de l'église et il est remonté en longeant les maisons et en s'aplatissant à terre quand il entendait le sifflement. Chez nous, on accourt dans la cave. Cela dure peu, mais nous avons reçu encore au moins 30 obus au village et aux alentours. Jean Deseille est blessé⁴, on vient chercher Joseph pour le panser. Il a les chairs du mollet qui pendent !

Des Anglais partent vers Awenne ; arrivés près de la grande chapelle, ils sont attaqués par des Allemands, une courte bataille s'engage, un allemand se rend, un autre se laisse tuer sur place, les autres prennent la fuite. On nous ramène un blessé anglais que nous lavons et pansons, nous deux Joseph. Maman prépare le lit pour qu'il puisse se reposer. Mais une heure après, un infirmier arrive et on l'emmène.

Les Anglais nous disent que, le matin, la radio a annoncé que la forteresse de Mirwart tenait toujours.

Un Alsacien vient se rendre⁵, il s'était caché pour attendre les Anglais. Vers le soir, tous les soldats se retirent en nous disant de loger encore dans la cave.

1. Le couple de Marie François, originaire de Marcourt sur l'Ourthe, et de Louis Culot, issu lui de Villers-sur-Lesse, réside dans le logement de fonction de l'école. Au cours de l'exode et après un périple hasardeux par Rouen et Bordeaux, ils avaient été reçus avec une très remarquable amabilité par les Merueis, à Nîmes, eux-mêmes enseignants, pour rentrer à Mirwart au bout d'un mois.

2. Habillés de combinaisons blanches pour le camouflage dans la neige, ils ont dû traverser la Lomme à pied – à peine une dizaine, me souvient-il, Anglais, anglophones en tout cas, se faisant traduire par Mr Albert du château. Bientôt tout le village est devant l'école, sur le *baty* (pas de statue alors, un vaste terre-plein), les femmes emportant chez elles les bottes trempées pour les sécher près du feu en les remplissant de paille et de grains, ramenant galettes et rares douceurs.

3. Adèle habite en contrebas du Beau-Site. Le petit Alain (né le 17 septembre 1944, d'Hubert Magerotte et d'Adèle Noël) s'appellera Harry. Du nom d'un des libérateurs, de l'été 44 ou de janvier 45 ? Dimitri nous en dirait sans doute plus.

4. Malchance ! Inquiet du vacarme des explosions, en quête de nouvelles, Jean sort trop tôt sur le pas de sa porte (une des portes, à gauche, de la maison de Donnea aujourd'hui, je crois, rue du château, quasi face à la rue du moulin) et est atteint par un éclat d'obus. Précision des tirs alliés depuis Tellin pour avoir touché la grand'rue de bas en haut !

5. Souvenir indélébile d'un enfant de 7 ans. L'Alsacien, très vraisemblablement conscrit dans l'armée allemande, s'est sauvé, s'est caché au cours de la retraite, vient se rendre et retrouver ainsi sa liberté. Je l'ai vu descendre la route sous l'église, vers le moulin, encadré par deux soldats alliés. Qui, un peu plus tard, remontaient seuls...]



Figure 39. Maison Noël-Jaumin, restaurant (O. Thémans ?) à la date (non connue) du cliché. Chez Adèle Magerotte-Noël à l'époque de la guerre, en contrebas du Beau Site. Pierre calcaire taillée (rare exception au village où la carrière locale était de grès, chemin du block), poiriers bien conduits, multiples accès. À l'arrière, vaste potager.

Source Sainthubert.be, Cartes postales.



JEUDI 11 JANVIER 45

Joseph va à Awenne. Mr le Curé¹ n'a presque plus de carreaux à sa maison. Ils ont vécu 3 jours et 3 nuits dans la cave à 36. Il y a beaucoup de dégâts à Awenne mais pas de victime.

La gangrène² s'est mise dans la plaie de Jean Desseille.

1. Très vraisemblablement, l'abbé Tasquin, longtemps curé d'Awenne.
2. La pénicilline arrivait à peine chez nous, dans les armées sans doute, moins ou pas dans la population. Mirwart n'avait pas de médecin, le plus proche est ou sera à Forrières.



DIMANCHE 14 JANVIER 45

Mes bien chers,

Voici un journal d'importance ! Il me faudra l'envoyer comme échantillon¹. J'ai essayé de vous raconter au jour le jour ce dont je me souvenais, mais il faut avoir vécu ces semaines-ci pour bien se rendre compte.

Maintenant, les nouvelles nous parviennent d'un peu partout et nous constatons que nous avons été épargnés d'une façon providentielle. En somme, il y a 2 victimes. Jean Desseille est mort hier et déjà enterré aujourd'hui, une maison détruite, deux autres endommagées. Beaucoup de carreaux cassés à l'église, surtout où il n'y a pas moyen de boucher, aussi les offices sont réduits : il n'y a ni vêpres ni salut, ni chapelet en semaine².

Bure est paraît-il un nouveau Stalingrad, 10 maisons seulement sont intactes. On y enterre aujourd'hui 200 anglais, on dit qu'il y a plus de 600 cadavres. Grupont est fort détruit aussi. Les Allemands ont posé des mines partout, même sur les morts, il y a déjà une victime des mines à Bure et 2 à Grupont³. On entend continuellement des détonations et les mitrailleuses fouillent les bois, dit-on. En tous les cas, nous les entendons bien.

A St Hubert, mêmes dégâts. Clément [Henrotin] de la ferme vient d'en revenir, il est allé voir sa sœur blessée, elle devra sans doute aller en clinique. Toute la rue du Mont est inhabitable, dit-il. Que de malheureux ! Il y a eu dans les caves des Pères à Bure trois naissances pendant la bataille ; on entendait les bêtes blessées crier dans les étables, etc... etc... Tout ceci sont des « On dit ». Le frère de Volvert qui habite Bure et qui possédait une grosse ferme (4 chevaux) n'a absolument plus rien.

Le problème de ravitaillement va se poser, très impérieux pour beaucoup, mais les trains ne sont pas près de remarcher. Et le logement ? Et le chauffage ?

Je viens d'aller jusqu'à la petite chapelle. Des Anglais enlèvent les sapins, la route sera dégagée par là. Il y a plus de 100 arbres culbutés sur la route de St H. Pour aller à Grupont, il faut remonter sur Awenne. De Grupont à Wavreille, la route est encore barrée. On dit qu'il y a plein de cadavres dans le bois de Wavreille. Il paraît aussi que deux Anglais sont partis d'Awenne pour trouver des mines dans un bois, qu'ils n'en sont pas revenus, de même que trois autres envoyés à leur recherche.

Avant de partir, les Allemands ont dit qu'ils reviendraient avec les Russes en avril. Ce serait la pire des calamités, j'espère bien qu'ils ne disent plus vrai. A Awenne, un officier allemand est entré dans une maison, il a dit : « Je suis passé en septembre, je vous ai demandé du lait, vous n'en aviez pas mais vous m'avez donné du café ; vous avez été bons avec moi, je me souviens, j'ai voulu revenir là où je suis passé, je suis allé jusqu'à la Meuse, avec 2 autres chars, je suis le seul survivant ! ».

Nous avons une recette de levure avec des pommes de terre, de la farine, 5 gr de levure la 1^{ère} fois et du levain ensuite et notre pain est très mangeable. Nous avons pu nous procurer 4 l. de pétrole et nous fabriquons des bougies nouveau genre avec des déchets de cire et du papier buvard. Je n'ai encore rien remis dans mes armoires, tout est encore dans la cave, même un matelas. J'ai remonté les 2 autres. Mais nos voisins sont venus tout reprendre. Maman a un fort rhume, aussi, elle ne sort pas. Tous les fils électriques pendent lamentablement sur toute la ligne. Quand aurons-nous l'électricité ?

On avait conduit au moulin 1200 K de froment de la ferme pour notre ravitaillement au moment de l'arrivée des Allemands. Alexandre Denis vient d'aller voir, il reste 700 K de farine, mais pour la reprendre, il faut mobiliser des hommes pour la transporter au-delà du pont sauté.

Au début, un train était resté en panne à Poix avec entre autres un wagon de margarine destiné, sans doute, au ravitaillement des Ardennes. On a eu la bonne idée de partager entre les villages voisins. Nous en avons reçu ici 2 K 500 par personne. Quelle aubaine ! Oh Providence !

1. Voici trois jours que Marie-Louise a entamé la rédaction de ce qu'elle considère comme un journal. Elle pense pouvoir l'envoyer tout prochainement comme 'échantillon', mais devra encore attendre. Les événements à relater s'y feront plus rares, cependant ; on en est aux décomptes.

2. Les carreaux des fenêtres de l'église seront tout entiers renouvelés, en vitraux colorés, par le Père Lebrun, Assomptionniste, qui succèdera comme curé à l'abbé Legrain. Les noms des donateurs ou contributeurs figurent dans des cartouches, au pied. – La vie au village était rythmée par les offices religieux et l'appel des cloches tirées par le sonneur, pendant une génération, un ou une Siliatte. Chaque matin, tôt, messe, avec à son tour de rôle l'enfant de chœur, garçon bien entendu, prié de se présenter à l'heure et de répondre aux prières... en latin ! 'Confiteor Dei omnipotenti...'. Tous les soirs, chapelet, occasion pour les femmes (seules assidues, avec tout de même Msieu l'maît') de se passer les nouvelles sur le parvis, à la sortie. Le dimanche, grand-messe chantée en latin, chantre et harmonium au jubé ; l'après-midi, vêpres à 3h, et le soir, 'salut' avec adoration du St-Sacrement.

3. Des équipes de démineurs entrent en action et sur un très vaste territoire, déplorant elles-mêmes des victimes. Un mémorial leur est dédié, à Grupont, juste avant le pont de la Lomme.]



Figure 40. Les tombes, sans doute des Anglais, dans la prairie le long de la route vers Notre-Dame de Haurt ; au fond, l'alumnat devenu collège d'Alzon, avec son étable à gauche ; la ferme, plus à droite, indépendante du collège, mais anciennement élément du 'château', converserie des moines de Saint-Hubert. Cliché de Constant Zélis en 1945 ou 46.

Source : Jean-Claude Zélis



Figure 41. L'hommage aux soldats tués en mission de déminage. Noter les dates, parfois tardives.

Clichés de Jean-Claude Zélis, 2021.



MARDI 16 JANVIER 45

Hier, la journée a été très calme, à peine qq détonations, des mines sans doute que l'on fait sauter¹. Aujourd'hui on entendait vaguement le canon vers le Sud ? Je commence à remettre mes linges dans les armoires. Tellin n'a pas beaucoup souffert. Je n'ai pas encore de nouvelles de Wavreille. A la ferme Kinet de Grupont, il reste sept bêtes sur trente ! Le meunier de Masbourg a été tué par les Allemands et sa femme par un obus. Des 4 ou 5 fermes que comptait Masbourg, il ne reste rien, ni bêtes, ni denrées, ni corps de logis ! Et combien ?!

Il vient quelques patrouilles anglaises à Mirwart, d'Awenne sans doute, mais il n'y a pas de troupe. Joseph soigne comme il peut, à défaut de docteur, et presque sans médicament, les malades.



DIMANCHE 28 JANVIER 45

Je risque de vous envoyer une partie de mon journal en plusieurs lettres. Remettez le tout ensemble.

Ce 1^{er} février, Mr Van der Beck part vers Bruxelles où il a l'autorisation de se rendre et j'en profite pour vous envoyer la suite et la fin de mon journal. Comment saurai-je si vous avez tout reçu¹ ? N'avez-vous aucune occasion de nous envoyer des nouvelles ?

Nous voyons avec plaisir la neige fondre et la terre réapparaître. La ligne électrique est rétablie ici et à Awenne mais les mines restent tout autour du village, ce qui empêche de nous relier avec Poix, donc, toujours sans lumière et sans nouvelles. Nous attendons toujours le sucre du mois de novembre². La farine suit et j'ai margarine et beurre. Il ne manque que le sucre, mais il va manquer.

Nous remercions de plus en plus le Bon Dieu, car nous voyons toujours mieux comme nous avons été préservés.

J'ai envoyé jusqu'ici deux lettres et mon journal en trois lettres + celle-ci. Les enfants sont-ils rentrés en classe ?

Etes-vous bien portants ? Avez-vous chauffage ? Avons le temps long sans nouvelles. Les traîneaux³ vont encore mais c'est bientôt tout. Nous vous embrassons tous bien fort. ML.

1. Pierre Ducarme n'a pas l'assurance que le journal soit effectivement parvenu à sa mère, Angèle, la destinataire. Le document en état de brouillon, qui lui a été confié, a été repéré dans les papiers laissés par son oncle abbé ou sa tante à Pondrôme ; c'est lui, retranscrit, qui est ici reproduit.

2. S'agirait-il des Secours d'Hiver, l'organisme créé au début de la guerre sur l'instigation des Allemands ? Qui, le 15 janvier 1945, change à nouveau de nom, pour rompre avec le passé, devient l'Œuvre Nationale de Secours, et cessera définitivement ses activités en 1947. Les enfants se souviendront de l'huile de foie de morue ! Par ailleurs, la reconstruction de l'Europe sera vigoureusement soutenue par le Plan Marschall.

3. Les chemins étaient déblayés par des traîneaux : de grands V, en lourdes planches, dégageant la neige sur toute la largeur et créant des monticules sur les bas-côtés... que les enfants creusaient en igloo. Il y avait toujours une difficulté dans le virage devant la grande chapelle parce que la neige, soufflée depuis les plats du Sartay et des Longs-champs, venait s'accumuler en contrebas du talus et les hommes devaient aller 'pelleter', à la force des bras, pour dégager et permettre au traîneau de poursuivre jusqu'à la grand-route. – Donc, en cet hiver de malheur, la neige et le froid auront tenu jusqu'à la fin janvier !



Figure 42. C'est un peu plus haut, à gauche, que quelques Allemands ont attendu les Anglais éclaireurs. La tombe de l'un d'eux, ou une croix, est restée quelque temps, là, sur le bord de route, à gauche - impressionnant pour les enfants. À droite, le talus du plateau des Longs-champs au pied duquel venait inévitablement s'accumuler la neige, coupant l'accès au village et sollicitant les patiences.

Source Sainthubert.be, Cartes postales.



Figure 43. Beaucoup de villages des vallées, comme ici Mirwart, ou à Grupont, avaient gardé leurs moulins jusqu'à la guerre. Ils furent bientôt abandonnés avec l'évolution de la technologie. Le complexe de Mirwart, reconverti par la Province en accueil des mouvements de jeunesse. À gauche, le logis, toujours en colombage.

Source :Exposition du Vieux Mirwart en 1978.

Correspondance finale



DIMANCHE 21 JANVIER 45

Mes chers Maurice et Angèle,

Vite un petit mot, toujours à la lueur d'une bougie. Ce matin, j'ai envoyé un mot d'un autre côté. Cette fois-ci, c'est par les gendarmes de Bure que j'essaie de vous faire parvenir de nos nouvelles. Nous sommes tous les trois très bien portants et avons souffert beaucoup plus moralement que physiquement. Au fur et à mesure que les nouvelles nous parvenaient d'un peu partout, nous voyons à quel point nous avons été privilégiés. On dit maintenant que dans 15 jours, nous aurons l'électricité ; la centrale de Poix n'a pas grand-chose. Mais partout, que de fils coupés, que de poteaux renversés ! Les mines ne sont toujours pas enlevées tout autour du village. Nous n'avons chez nous aucun dégât, nous n'avons pas été pillés du tout, nous n'avons logé que trois nuits¹ dans la cave.

Nous n'avons plus aucune nouvelle de la guerre depuis que nous sommes sans lumière, le 26 décembre. Depuis le départ des Allemands le 9 janvier, les nouvelles commencent à nous arriver tous les jours un peu plus. Que de morts et de destructions partout. Mlle [Zéler] a reçu tantôt des nouvelles de Bastogne. Ses frères et sœurs et leur famille sont sains et saufs. L'église, le séminaire, la Grand Rue sont détruits, la place incendiée. Ils sont restés dans leur cave sans eau et sans lumière. Les villages avoisinants sont à plat. On dit que les Allemands ont relâché les quelques centaines de civils pris à Jemelle et environs.

Ici, (je l'ai déjà dit sur l'autre lettre) il y a 2 décès, Jean Desseille, mort des suites d'une blessure, et la femme de Jules Themans, tuée dans sa maison près de l'église par un obus.

Trois blessés, dont un étranger. Nous avons toujours de la neige mais encore du charbon et du bois. Hier, on a distribué de la viande, 1 l. par personne.

Il va sans dire que nos timbres restent mais nous avons déjà de la farine et de la margarine. Les Américains vont nous fournir dans quelques jours farine, margarine, levure, pétrole et un peu de sucre. Sommes impatients de pouvoir correspondre. Nous vous embrassons de tout cœur. ML.

Essayez envoyer lettre par gendarmerie Marche ou Ciney.



Figure 44. Vers 1942, une des trois 'goffes' construites vers 1853, démolies vers 1963, captages de sources ; ici celle du 4, rue du Staplisse, une autre à la Laiterie, rue d'Awenne.

Coll. A. Feron. Source : G. Pêcheur, op. cit.

1. Trois nuits à la cave ? Souvenir marquant pour tous, certainement pour un enfant. Ceux qui ont des caves, comme 'chez nous', à l'école, accueillent les voisins qui n'en ont pas, certainement Madame Dosimont, de la première maison du Staplisse à droite, et d'autres. Cave exigüe de +/- 3 mètres de côté, le flanc étant pris par l'escalier de pierre et par le bac à chicons. Matelas, couvertures et vivres posés par terre, sur un sol toujours humide. Car cette cave est traversée par ce filet souterrain qui descendant de plus haut, se repérait en résurgence juste au-dessus du n° 4 du Staplisse (à l'époque, à gauche de chez Feron), où s'y trouvait construite une des trois *goffes* voûtées du village, captages d'eau pour abreuver le bétail, peu à peu repères des têtards et des grenouilles, rendez-vous des enfants.

27 janvier : Fin de la Bataille des Ardennes – les Allemands sont rejetés au-delà de leur ligne de départ



DIMANCHE 28 JANVIER 45

Mes bien chers,

Je risque de vous envoyer une partie de mon journal en trois lettres. Je souhaite qu'elles vous arrivent. Elles seront déposées à Namur. Vous devez avoir reçu déjà de nos nouvelles. Essayez de nous écrire, soit par la gendarmerie, ou par l'Evêché. Les lettres d'affaires marchent.

Nous sommes toujours sans électricité. S'il n'y avait plus de neige, on pourrait commencer l'enlèvement des mines au bloc et alors, relever les poteaux et remplacer les fils brisés. Sans lumière et par conséquent sans nouvelles de la guerre, mais les autres arrivent insensiblement.

Mlle Zéler a un neveu de 11 ans qui a été carbonisé dans sa maison. Cette nouvelle lui est parvenue hier. Joseph est allé à Bure. Il dit que c'est une vraie désolation. Il a été moins cinq pour nous aussi et pour Grupont. Un officier a dit que si les Allemands ne se retiraient pas, ils allaient commencer à bombarder avec la grosse artillerie et puis avec les avions.

Il neige encore et nous n'avons plus d'eau, il faut aller à la pompe¹.

À Grupont, l'église est éventrée et le presbytère aussi. À Lesterny, le toit du chœur est effondré. A Grune et à Bande², quarante civils ont été fusillés. À Lesterny, les All. ont fait partir les gens de leur maison, ils ont erré dans les bois 3 jours.

Que de villages rasés ! Humain, paraît-il, La Roche et les environs de Bastogne ! On ne pardonnera pas facilement aux Américains ce manque de vigilance³. Les All. étaient vraiment en loques et mal ravitaillés mais ils savaient réquisitionner. C'est quatre-vingts Anglais et quelques boches qu'on a enterrés à Bure. Ceux-ci ont pu emporter beaucoup de leurs cadavres quand les Anglais se sont retirés.

Nous ne savons pas encore aller faire moudre⁴ mais nous avons encore de la farine et on en a distribué. Nous avons aussi reçu 1 K 500 de viande et hier encore, on m'en a rapporté de St-Hubert. Nous avons 1 l. de pétrole par ménage. Les jours sont déjà plus longs. Cela va mieux, ces j.-ci nous allumons à 7 h⁵. On dit son chapelet dans l'obscurité. Après le souper, nous jouons aux cartes.

Toute ma maison est à peu près remise, il y a encore un matelas dans la cave, un fauteuil, du froment etc. Des détails. Madeleine Liber est rentrée de prison hier, venant de Bruxelles. La police américaine est venue recouffrer le blanc Chacha⁶. Maman est guérie de son rhume, elle est allée à la messe aujourd'hui. Mon journal est loin d'être complet, on se rappelle encore bien des choses ; il intéressera tel qu'il est, j'en suis sûre.

Conservez bien le journal, je désire le garder. Compliments au Malpas etc., et au frère Remy.

Maman, Joseph et moi, nous vous embrassons de tout cœur en attendant de recevoir de vos nouvelles, nous en désirons vivement. M.L.

1. Quelques pompes publiques, sur réseau, sont disponibles dans le village ; aux quatre installées depuis 1905, s'ajoutent deux autres en 1930 dont celle de 'chez Feron'.
2. À Bande, un mémorial rend honneur aux civils exécutés à la Noël 1944.
3. Dans les vallées de l'Ourthe et de l'Amblève, des localités ont été bombardées par les Alliés, très au-delà de l'indispensable.
4. Mirwart avait son moulin (de très ancienne date, un élément-clé du système seigneurial) au bief contraint par le talus du chemin de fer, tenu à ce moment par Alfred Libert dont la famille logeait au Roty. Moulin apparemment indisponible à ce moment.
5. À la tombée du soir, allumage des quinquets, les lampes à pétrole, parfois fumantes...
6. Si le souvenir est exact, surnom de (J ?) Hayon, d'en-haut.]



Figure 45. Une autre pompe, sur le baty. La corvée pour Lucienne (16.7.1921) qui vient, le 'gorhè' aux épaules, remplir et emmener un bidon et un seau bien lourds. Il en fallait, de l'eau, pour le bétail !

Source : Coll. A. Feron. Source : G. Pêcheur, op. cit.



Figure 46. Germaine Fasbender, épouse d'Alphonse Feron, à la pompe devant chez elle, en 1945. En fond, la maison Libert dont le colombage sera préservé en devenant plus tard le Grand Gousier.

Coll. A. Feron. Source : G. Pêcheur, op.cit.



MARDI 13 FÉVRIER 45

Mes bien chers,

Je m'aperçois qu'il est bien plus facile pour nous de vous envoyer une lettre que pour vous. Jusqu'ici, nous n'avons reçu que la lettre venue par la commune. Si vous voulez en déposer une à la Clinique Ste Elisabeth, je crois que par là, elle arrivera plus facilement. Depuis hier, 2 trains remarchent, mais ils étaient déjà supprimés aujourd'hui.

On fait sauter assez bien de mines mais il en reste beaucoup et les accidents se produisent un peu partout. Un homme à St-H. tué, un père de Bure gravement blessé¹, 4 h. à Lesterny.

Maman et moi sommes allés à Awenne aujourd'hui, maman voulait voir un peu les dégâts mais elle est revenue bien fatiguée.

Joseph, lui, est allé à Wavreille, on nous disait que la maison de Joseph Godefroid ou plutôt de son beau-père, (puisqu'ils habitaient tous ensemble, c'est pareil) était détruite. C'est bien vrai, elle (est) brûlée, ce qui est pis, et leurs 12 moutons avec. Ils n'ont vraiment rien sauvé. Ils sont tous maintenant chez les sœurs où on leur a cédé la moitié de la maison ; ils sont une famille de 8.

A Bande, c'est 35 hommes qui ont été fusillés, ils étaient enfermés dans une cave et on avait dit à leur famille qu'ils étaient partis pour l'Allemagne ; en réalité, on les a fait passer un à un et ils étaient abattus par derrière comme des chiens ; on les entassait ensuite dans un réduit où on les a seulement retrouvés et dans quel état ! après la libération.

Chez les parents de Mme Culot à Marcourt, ils sont restés 25 j. dans la cave. Sa maman a reçu un éclat qui heureusement est resté à bout de force (l'éclat) dans les couvertures. La femme de son frère s'est accouchée dans la cave, bondée de 40 pers. et le lendemain, on faisait évacuer toutes les caves sauf la leur, heureusement.

Leur maison avait été incendiée en septembre², Marcourt fort abîmé et tous les villages avoisinants, à Wavreille, 10 maisons brûlées.

Nous n'avons pas encore de sucre, on vient de m'en prêter 1 kg, il m'en reste 2. Pour le reste, cela va bien ; la semaine dernière, il paraît qu'on a même pu avoir chez le boucher à St-H. du lard et j'ai eu de la viande sans timbre. Je t'en envoie 60 T n° 10. Que nous avons eu de la chance, ici ! Dire que tous les canons de Tellin et Resteigne étaient braqués sur Mirwart et qui si les boches ne partaient pas, on allait commencer le bombardement !

A Marcourt aussi, un homme a été tué parce qu'il ne voulait pas livrer ses filles aux Allemands et une fille a été quand même livrée aux boches, leur mère est blessée.

Madeleine de la ferme est revenue de la clinique de Bertrix. On a essayé des greffes qui n'ont pas pris. Joseph va la panser tous les jours, il lui faut 2 h. pour le faire. Il donne toujours une leçon aux petits du château.

Demain, je lessive à l'électricité ! Chance !

Bonne maman embrasse bien tendrement ses enfants et petits-enfants, elle regrette de ne pouvoir envoyer la petite culotte, les 2 paires de bas et les gants. Joseph et moi nous vous embrassons tous aussi de tout cœur. Que mes petits-enfants prient encore beaucoup pour tous les malheureux, pour la paix.

1. Dans le bois de Wavreille, les hurlements s'entendaient, disait-on, depuis le village. Contre toute consigne, le père Charles Bier, enseignant à l'alumnat, s'y risque, saute sur une de ces mines aux fils dispersés en araignée. Par manque de pénicilline, il fallut amputer au-dessus du genou, aménager une prothèse telle que disponible à l'époque, sommaire ; mais le père put poursuivre sa carrière, notamment en Afrique.

2. Ce bébé très ... entouré est sans doute Arsène, l'aîné, – qui fit carrière dans la police.

3. Une cellule de la Résistance (certaines parfois indisciplinées, ou à l'analyse stratégique trop sommaire) veut se manifester par un acte d'éclat et mitraille la voiture d'un haut gradé allemand sur la route de la vallée de l'Ourthe. Le lendemain, les Allemands remontent tout le village de Marcourt, incendiant systématiquement une maison sur deux. La famille François reconstruira la sienne, réservant une pièce d'angle, comme auparavant, à la Poste.

Il y avait eu, par ailleurs, une rafle matinale et bien des malheureux furent brûlés vifs dans une grange. Constant, mon oncle, y échappa en sautant de la chambre de l'étage dans les haricots du potager et en courant en zig-zag dans la pairie jusqu'au fond de la propriété.]



Note [du transcritteur] : « Le texte a été recopié le plus fidèlement possible. Cependant, nous avons corrigé certaines fautes d'orthographe – signes qu'il doit bien s'agir du brouillon original – tout en gardant certaines abréviations. De plus, l'orthographe de certains noms propres n'est pas garantie ; un lecteur de la région corrigera sans doute aisément. »



Figure 48. Photo prise depuis la prairie du chalet en bois, contre la forêt. Pendant la guerre, des résidents y passaient occasionnellement – et on les soupçonnait d'accointance avec Rex. Ombre d'inquiétude !

Source : Sainthubert.be



Figure 49. Vue de Mirwart, au zoom. Sur la gauche, la toiture surmontante du presbytère.

Photo de Mirwart (Lumix) prise au-dessus de la colline de Bure (2,400 km) ; il manque le château. La ligne Namur-Arlon passe en bas, fait le tour du village (de gauche à droite) et continue sur Poix-Saint-Hubert (de droite à gauche) avant de grimper sur les Ardennes en suivant la Lhomme. Une performance des chemins de fer, une des belles promenades de Bure

– Photo prise en novembre 2019 par le Frère Paul Ducarme AA. » [de la communauté du Collège de Bure, frère de Pierre D.

ANNEXE

Extraits de *Mirwart en Ardenne (XIXe et XXe s) - Un village humilié - Monographie sur le village de Mirwart et étude dialectale*. Environ 480 pages, Weyrich Éditions, Neufchâteau, octobre 2002, par Georges PÈCHEUR. *Ont été plus principalement retenus, les extraits couvrant l'offensive von Rundstedt.*

IV. La guerre 40-45

[p. 340] Mirwart est loin d'avoir enduré, durant la Seconde Guerre mondiale, des atrocités comme celles qui se sont abattues sur le village tout proche de Bure où, sur 165 foyers, 106 ont été endommagés, détruits ou incendiés, où le village, pris et repris à maintes reprises par les Alliés et par les Allemands, a été pillé et ravagé et où les maisons furent le théâtre d'affrontements à la grenade ou de corps à corps à la baïonnette, ce qui fit dire aux Anglais que Bure avait été 'un Normandie' en petit.

Néanmoins, Mirwart a payé à la Patrie son tribut de souffrances, d'angoisses et de privations.

1. Prisonniers de guerre ou déportés, prisonnier politique et victimes civiles

Prisonniers de guerre

Hubert Magerotte (14.8.1910), René Lemaire (19.6.1916), Jules Léonard (27.10.1915), Gilbert Laurent (12.2.1921), Joseph Thémans (19.5.1918), Firmin Rosière (6.4.1917), Charles Lambert (10.7.1907), Louis Feron (29.10.1917), Joseph Hayon, Georges Léonet (24.5.1915), Armand Bastogne (25.6.1918), Charles de Coen (16.3.1917), le Père Léon Evrard, Raymond Rosière (28.1.1922).

Prisonnier politique

Jules Denis (31 mai 1881)

Le 28 février 1941, un camion bourré d'Allemands fait irruption au village et les soldats se répandant dans toute la localité. E, fait, ils viennent arrêter le bourgmestre, Jules Denis, sur dénonciation d'un rexiste notoire, de son épouse et de trois comparses. Le prisonnier est aussitôt emmené sans ménagement, sans vêtements de rechange, à Neufchâteau tout d'abord, à la prison d'Arlon ensuite. Jusqu'au 26 mars, il reste au secret, puis passe devant

le Conseil de guerre allemand qui le condamne à quatre mois de prison, la prison préventive ne comptant pas. Comme il allait sur ses soixante ans, il ne fut pas expédié en Allemagne. Il sera finalement relâché le 1^{er} juin 1941.

Après la Libération, le couple des dénonciateurs sera condamné en cour d'appel à vingt ans et à six ans. La cour acquitta un comparse, condamna un autre à huit mois et libéra le troisième jugé trop jeune.

Victimes civiles

- Paul Hayon et son fils Eugène furent tués dans un bombardement alors qu'ils avaient été réquisitionnés pour effectuer un transport.
- Caroline Jaumin, née le 15 août 1891, épouse de Camille Laffineur (21.2.1889) trouva la mort sur les routes de France lors d'un bombardement le 29 mai 1940. Elle fut enterrée à Issy les Moulineaux au S.-O. de Paris.
- Bertha Hayon née le 13 février 1899 [p. 341] périt lors d'un bombardement anglais le 8 janvier 1945. Elle était l'épouse de Jules Thémans (13.1.1893).
- Jean Deseille né le 24 mai 1870, cultivateur, mourut le 13 janvier 1945 à la suite de blessures reçues lors du bombardement allemand du 10 janvier.
- Joseph Matagne (12.3.1916), fils de Camille Matagne et d'Alphonsine Gérard, fut tué le 22 juillet 1944, lors de ce que l'on appela l'attentat du moulin Liégeois à Bure Grupont.

2. Le village de Mirwart au début de la guerre

Au 1er novembre 1940, la population de Mirwart s'élève à 230 habitants : 19 enfants de moins de six ans, 20 enfants de six à quatorze ans, 93 hommes et 98 femmes. À l'époque, le village compte 29 exploitations agricoles.

(les cours de protection aérienne – une commande masques – le minage des ponts).

3. *Après la capitulation, l'occupant s'installe et resserre l'étau de surveillance* ([p. 344] la Poste – le recensement des vivres – les réquisitions – les contrôles – les surveillances des récoltes)

4. *Ravitaillement* [p. 346]

5. *Quand les maquisards sortent du bois* [pp. 346-348...]

(... un soldat allemand surveillant les cheminots, blessé le 14 août 44 [p. 348], le sabotage de la ligne du 8 juin 1944 près de la maison Zazou, avec comme sanctions, la livraison d'une machine à écrire et de cinq vélos et l'obligation de surveiller les quatre ponts de chemin de fer pendant juillet et août.)

3. Échos de l'offensive von Rundstedt

[p. 353] Quand se répand la terrible nouvelle de l'offensive von Rundstedt, les châtelains de Mirwart sont sur les braises : faut-il partir ou rester ? Les bagages sont prêts, mais on attend encore des renseignements.

Le samedi 23 décembre 1944, des témoins rapportent que des convois allemands passent sur la grand-route en direction de Rochefort. Plus question dès lors de partir. Le même jour, un blindé allemand s'arrête au hameau de La Route et interpelle un certain Ernest d'Awenne, un agent des chemins de fer qui s'en va à vélo prendre son service à Grupont. On le déshabille aussitôt, puis un Allemand revêt sa tenue de service et file à vélo vers Grupont. Et pour donner le change, il se fait accompagner par l'accoucheuse Jeanne Gosset qui s'en retournait à Bure après une visite dans une famille de Grupont. Voyant qu'il n'y avait pas d'Américains à Bure, sa mission de reconnaissance terminée, l'Allemand fit demi-tour, remit ses vêtements à l'employé et le blindé put traverser Bure sans encombre.

Le lendemain de Noël, le mardi 26 aux premières heures, plusieurs véhicules allemands cernent la ferme de Mirwart. Les soldats sont nerveux et placardent des affiches dans le village : interdiction de détenir et d'utiliser des armes à feu ! Dieu sait pourquoi, un peu partout s'est répandue la rumeur que « la forteresse de Mirwart tient encore et toujours ! ». Il est vrai que de petits groupes de maquisards profitent du terrain accidenté et de leur parfaite connaissance des lieux pour entreprendre des actions qui énervent l'ennemi. À midi, on rassemble les hommes de Mirwart et on leur ordonne d'aller abattre les sapins au Pont Madame [p. 354]. Et dans l'après-midi, les Allemands font sauter le Pont du moulin qui enjambe la Lomme.

Le même jour, tous les chemins autour de Mirwart sont minés avec des obus américains amorcés au moyen de détonateurs de grenades.

Mercredi 27. Un peu partout éclatent des fusillades. Nouvelle déflagration du côté des ponts. Mais personne n'ose s'aventurer par-là.

Le lendemain jeudi, c'est au Pont Madame qu'on s'attaque. Mirwart est envahi d'Allemands qui se présentent au Château pour y loger.

Le vendredi 29 décembre, des nouvelles rapportent que des troupes ont envahi Grupont et Awenne. À tous moments retentissent des détonations.

Le samedi 30 décembre, une nouvelle vague d'Allemands déferle sur Mirwart. Et les soldats de s'installer partout dans la plus grande confusion.

Bavure allemande à la ferme

À la suite d'une fausse manœuvre d'un soldat allemand avec un lance-flamme dans les bâtiments mêmes de la ferme, Madeleine, née du 27 août 1918, une fille du fermier Henrotin, est très vilainement blessée au bras. Elle est immédiatement transportée à Saint-Hubert par une chenille mitrailleuse allemande. La porte d'un premier médecin belge ne s'ouvre pas. « Trop dangereux ! » fut-il répondu. La blessée fut alors conduite à l'infirmerie installée dans les caves du pénitencier où le docteur Rossion lui prodigua les meilleurs soins pendant une dizaine de jours tandis que la famille de *Dédé* (Joseph Chalon) se chargeait de lui procurer la nourriture. Au bout de dix jours, les Américains arrivés sur place la transportèrent, à l'insu de ses parents, dans un hôpital de campagne à Sedan où elle resta un mois. Par après, Mr Henrotin apprit que sa fille était soignée par le Dr Lifrange de Bertrix. Il faudra un an pour que le bras se rétablisse mais, aujourd'hui encore, Madame Henrotin garde les séquelles de sa vilaine blessure.

Le dimanche 31 décembre, dès 8 heures du matin, de nouveaux blindés arrivent au Château. Les soldats s'installent dans les écuries mais, à leur nervosité, on devine qu'une attaque est imminente. La peur et l'angoisse s'emparent alors des châtelains qui aménagent caves et souterrains au cas où le Château serait pris pour cible.

Au feu !

Le mardi 2 janvier vers 118 heures, on hurle de toutes parts « Au feu ! Au feu ! ». C'est la tour gauche du Château qui est la proie des flammes. Tout le monde se précipite vers le brasier avec des récipients d'eau et des extincteurs. Joseph le concierge, les châtelains, les Allemands... Le feu est si violent qu'on craint pour les archives toutes proches. Afin d'envoyer l'incendie, les Allemands n'ont d'autre ressource que de faire sauter la coupole de la tour avec une charge de 6 kilos de dynamite. Vision d'enfer que ces débris enflammés qui volent dans les airs et retombent de tous côtés au milieu des éclats de verre des fenêtres éventrées... L'incendie est maîtrisé. [p. 355] Ayant entendu le vacarme et vu les sinistres lueurs, Alexandre Denis et Achille Lemaire filent avec des lanternes ouvrir les vannes du réservoir d'eau du Château niché là-bas dans les sapins près de la Petite Chapelle. Quand ils reviennent au Château, ils tombent nez à nez avec le lieutenant allemand qui hurle au sabotage et prétend que ce sont eux qui ont provoqué volontairement l'incendie avec une grenade. Ils ont beau expliquer leur démarche, l'officier furibond les fait arrêter sur-le-champ et enfermer pour les fusiller dès que le Château aura été perquisitionné de fond en comble.

« *Allez m'fère one valise !* » s'était écrié de son côté le concierge en rentrant précipitamment auprès de son épouse, Cécile Marchal. Il était persuadé que l'officier allemand le soupçonnait lui aussi et qu'on allait l'emmener. Il faut dire que Joseph Martin resta sur des charbons ardents pendant toute cette période des hostilités. D'une part, il avait maintes fois aidé les maquisards et de l'autre, il avait enfoui, en divers endroits de la pelouse connus de lui seul, les objets en cuivre et bronze du Château recherchés par les Allemands.

En fait, la fouille du Château ne révéla rien. Et au moment où Mr Karcher – qui connaissait l'allemand – intervenait auprès de l'officier, un soldat allemand reconnu avoir fait un trop grand feu dans une chambre de la tour et avoir ainsi involontairement bouté le feu à la cheminée.



Figure 50. Pour réparer la coupole de la tour incendiée, les charpentiers ont d'abord effectué un montage au sol. Par la suite, ont démonté la structure en bois pour la replacer au-dessus de la tour.

Coll. Clémence Martin

Les 3, 4 et 5 janvier, on s'active à réparer sommairement les dégâts et à sauver ce qui peut l'être. Mais dans une angoisse permanente car, depuis Bure et Grupont, l'artillerie lourde anglaise ne cesse de canonner. C'est elle en effet qui a pour mission de refouler les infiltrations allemandes dans le secteur Rochefort-Mirwart. Un nettoyage d'autant plus difficile que la région est boisée et accidentée.

Samedi matin 6 janvier. « Où sont-ils ? » se demandent les gens de Mirwart. Et en effet, sans tambour ni trompette, les Allemands ont décampé.

Mais, contre toute attente, le dimanche 7 janvier, voici deux canons à chenilles qui viennent reprendre position à Mirwart et tirer en direction de Tellin et Resteigne. Ne va-t-on pas riposter de l'autre côté ? On craint le pire.

La riposte arrive le lundi sous la forme d'obus anglais. L'un éventre la maison [p. 356] de Jules Thémans. Ensevelie sous un amas de débris, son épouse Bertha Hayon née le 13 février 1899 est tuée sur le coup. Une peur panique s'empare de la population qui s'engouffre dans les meilleurs caves, celles du presbytère, de la ferme, de la famille Decuyper... Et en fin de soirée, l'abbé Legrain fait le tour de toutes les caves pour y donner

l'absolution générale. On ne met d'ailleurs le nez dehors que pour aller, à la lueur des lampes à carbure, soigner les bêtes, traire les vaches et barricader les fenêtres.

Le mardi 9 a lieu l'enterrement de la victime civile, un officier expédié rapidement sous le vacarme des bombardements et des rafales de mitrailleuses. Cette fois, les Allemands ont compris. Ils s'en vont, abattant derrière eux des sapins près de la Petite Chapelle.

En fait, la contre-offensive allemande du côté de Mirwart que craignaient les Alliés n'a pas eu lieu parce que les Anglais ont devancé cette attaque en coupant la route vers Redu. Heureusement !

Mercredi 10 janvier. Les événements se précipitent. Les premiers Anglais, tout vêtus de blanc, une trentaine de soldats, font leur entrée au village. Ils viennent de Redu et de Smuid. Clémence Martin se souvient avoir donné des chaussettes à deux de ces Anglais percés jusqu'au genoux en traversant le Lomme.

Une escarmouche a pourtant lieu près de la Grande Chapelle où se sont retranchés quelques Allemands. Un de ceux-ci est tué, un deuxième fait prisonnier, les autres détalent vers Awenne. Ce même jour, une rafale d'obus allemands s'abat sur Mirwart. Quelques maisons sont touchées tandis que Jean Deseille (29.5.1870) sorti aux nouvelles est vilainement atteint par un éclat à la jambe. L'abbé Legrain eut beau le soigner dans la cave où on l'avait transporté, la blessure s'infecta et il mourut trois jours plus tard. Son épouse Charlotte Pigeon ne lui survécut guère (25-7-1866 – 14-8 -1945).

Le dimanche 14 janvier enfin, des officiers anglais assistent à une petite réception organisée en leur honneur au Château, histoire de sceller la fin des hostilités dans ce petit coin de l'Ardenne ?

Voici quelques informations complémentaires recueillies grâce à deux courriers transmis à des membres de sa famille le 16 janvier et le 23 janvier 1945 par le secrétaire communal, Alexandre Denis.

La première lettre nous confirme que fort heureusement Mirwart n'a essuyé que deux vagues de bombardements qui ont fait deux victimes : Bertha Hayon tuée par un obus anglais tombé sur sa maison et Jean Deseille touché par un obus allemand. Un garçon d'Hélène Alexandre a été légèrement blessé. Le secrétaire communal précise qu'à son avis, une trentaine d'obus sont tombés sur le village et les alentours.

En ce qui concerne les dégâts aux maisons, Mirwart a été singulièrement épargné par rapport aux ravages commis dans certaines localités voisines, Awenne, Grupont et surtout Bure. En fait, seul l'intérieur de la maison de Jules Thémans a été pulvérisé.

« *Le dimanche 15 janvier, écrit-il, nous avons été à la messe en casquettes car il n'y a plus de vitres aux fenêtres. Nous devons nous tenir à la chambre. Notre cuisine n'a plus de carreaux.*

À Mirwart, 3 ponts ont sauté, des arbres sont coupés en veux-tu en voilà, une ceinture de mines (par centaines) entoure de village. Nous ne pouvons plus sortir de la commune que par le chemin d'Awenne.

À Grupont, 5 ponts ont sauté ; sur la grand-route de chez Garot à Grupont, il ne reste pas 20 arbres ; ils sont tous coupés.

[p. 357] *Les premiers soldats anglais entrés à Mirwart sont accompagnés de parachutistes belges presque tous wallons (...) »*

Le second courrier daté du 23 janvier nous fournit d'autres précisions intéressantes. » Oui, ça commence à aller mieux car on ne voit plus de gris et on n'entend plus le miaulement des obus ; on commence à se remettre de ses émotions. Je dois le dire très franchement, celles-ci ont été très fortes. (...)

Le couvre-feu est fixé de 18 à 7 heures ; l'on ne peut sortir à plus de 6 kilomètres de son domicile (sauf autorisation).

On s'ennuie attendu que nous ne recevons aucune nouvelle, n'ayant plus de courant électrique depuis Noël ; celles qui nous parviennent sont erronées ou vieilles d'au moins 8 jours. Je crois que d'ici la fin de la semaine, nous aurons à nouveau l'électricité et on pourra écouter la radio car, à Mirwart, nous avons pu garder nos postes ; ce n'est pas le cas à Saint-Hubert où les postes ont été tous enlevés.

Les ouvriers télégraphistes ont été réquisitionnés pour remettre les lignes en état, mais ça ne va pas tout seul car tous les fils sont coupés. Il y a même des morceaux de 1 mètre devant notre maison. Sur 9 fils électriques, il nous en reste un seul. (...)

Ici, il y a 30 à 35 centimètres de neige et beaucoup de maisons n'ont plus de chauffage.

Je crois avoir omis de vous dire dans ma lettre précédente que Madeleine Henrotin avait également été blessée fortement au bras par l'explosion d'un tube lance-grenades contre tank.

À Mirwart, aucune tête de bétail n'a été tuée ; ce n'est pas le cas dans les environs où il ne reste presque plus de vaches. Ainsi la ferme Kinet de Grupont, sur 30 bêtes, il en reste 3. À Bure, chez Joseph Volvert, il ne reste qu'un seul cheval. »



MARIE-LOUISE ET JEAN-JOSEPH LEGRAIN, 'JUSTES PARMIS LES NATIONS'

L'article qui suit est paru dans le bulletin du CHAM (Cercle Histoire et Archéologie de Malonne) n° 39, novembre 2009. 'Les Reflets de Mirwart' exprime sa vive reconnaissance à la rédaction et à l'auteur pour en avoir proposé la reproduction.

JUSTES PARMIS LES NATIONS

« Nous avons le plaisir de vous annoncer que Yad Vashem a décerné le titre de « **Juste parmi les Nations** » à... l'abbé Jean Legrain ainsi qu'à sa sœur, Marie-Louise Legrain, pour avoir aidé à leurs risques et périls, des Juifs pourchassés pendant l'Occupation. »

(Extrait d'une lettre envoyée de Jérusalem le 25 janvier 2009, par Irena Steinfeldt, Directrice du Département des Justes parmi les Nations.)

Deux anciens malonnais ont donc maintenant leur nom gravé sur le Mur d'Honneur, dans le Jardin des Justes parmi les Nations à Yad Vashem, Jérusalem. En effet, Jean-Joseph Legrain et sa sœur Marie-Louise sont tous deux natifs de Malonne ; ils sont deux des trois enfants de Camille Legrain et de Eugénie Bailly.

L'abbé Legrain, qui se faisait communément prénommer Joseph, est né à Malonne le 4 décembre 1904. Ordonné prêtre en 1929, il fut successivement vicaire à Namur (Saint-Nicolas), chapelain à Coutisse-Bousalle, curé de Mirwart de 1938 à 1947, puis de Mont-Sur-Meuse jusqu'en 1970¹. Ensuite, il devient aumônier à l'orphelinat Saint-Michel à Pondrôme.

Sa sœur Marie-Louise, quant à elle, est née le 2 juin 1903. Elle a renoncé à une vocation religieuse pour se consacrer entièrement au sacerdoce de son frère et à ses paroissiens. Tous deux sont décédés au Clairval, à Pondrôme en 1986. Ils reposent dans ce village.

Ainsi donc, l'abbé Joseph Legrain et sa sœur Marie-Louise ont caché pendant les derniers mois de la guerre un jeune homme nommé Daniel Krivine ; un ami de l'abbé, l'abbé Désiré Godefroid, curé de Durnal, accueillait le frère de Daniel, Israël, et sa femme Ikta, tandis que Joseph Godefroid, de Wavreille, frère du précédent, s'occupait des deux filles de Ikta et Israël. Toute cette famille était originaire de Lodz, en Pologne.

Daniel se cachait dans une petite chambre mansardée au presbytère de Mirwart ; seules quelques personnes du village étaient au courant. On a même poussé les choses jusqu'à produire un certificat de baptême pour Daniel, au nom de Daniel Crevin.

Il est bien qu'on fasse honneur à tous ceux qui, humblement et sans en faire état, on fait ce qu'ils pouvaient, là où ils étaient, pour racheter une parcelle de l'immense barbarie dont l'homme sait se montrer capable, ne fût-ce que pour faire pièce à ces quelques imbéciles, heureusement assez rares chez nous, qui, au défi de toute science historique, prônent des idées négationnistes, parfois même dans les hautes sphères politiques ou religieuses.

¹ L'abbé Joseph Legrain était aussi un éminent botaniste. Il est connu dans les milieux scientifiques pour avoir établi le *Catalogue des ronces de Belgique*, publié dans le *Bulletin de la Société Royale de Botanique de Belgique*, T. LXXXIX, juin 1957, pp. 21 à 34, complété par la première découverte en Belgique de la RUBUS TOMENTOSUS, et d'une sous-espèce, la RUBUS TOMENTOSUS LLOYDIANUS (première découverte mondiale) (*Bulletin du Jardin botanique de l'État*, Bruxelles, volume XXX, 31 décembre 1960.)



Figure 51. De gauche à droite : M-L Legrain, Eugénie Bailly, J-J Legrain, Daniel Krivine².
Source : Pierre Ducarme.

² (Note additionnelle. Mes souvenirs personnels sont minces au sujet du séjour clandestin de Daniel Krivine (par précaution, procédure tue aux enfants ? ou banalisée à leurs yeux, dans un environnement indemne d'antisémitisme ?). Sinon que Mr Krivine est revenu régulièrement, après la guerre, en voiture (!), bientôt en famille, pour nous saluer, redire sa reconnaissance, notamment à mon père qui le soutint et fut son parrain – les Legrain ayant quitté Mirwart dès 47. La solidarité de la communauté juive aura encouragé son entreprise (commerce de drap pour cravates ?) dans le milieu de la rue Haute, à Bruxelles. JMC)



Figure 51. D. Krivine, M.-L. Legrain et E. Baily ; à noter, la décoration murale à forte prégnance ecclésiastique.
Source. Pierre Ducarme



Figure 52. Diplôme de reconnaissance officielle de « Yad Vashem » pour l'abbé Legrain et sa sœur Marie-Louise.

« ... Depuis plus de 40 ans le Musée Mémorial de Yad Vashem à Jérusalem honore la mémoire des hommes et des femmes qui, n'étant pas juifs, se sont engagés pour sauver la vie des juifs persécutés... » « ...Par leur action, au péril de leur vie et de leur avenir, ces Justes ont sauvé non seulement la vie de Juifs, mais aussi la dignité humaine et l'image de l'homme dans la période la plus obscure de l'histoire de l'humanité... »
 (Extraits des discours de l'inauguration du Mur à Jérusalem - www.memorialdelashoah.org)



Figure 53. Médaille au nom de Jean (Joseph) et Marie-Louise LEGRAIN, remise à leurs neveux Anne-Marie, Paul et Pierre DUCARME, le mardi 27 octobre 2009, à Bruxelles.



Figure 54. Le mur des Justes à Jérusalem inauguré le 14 juin 2006. Sur ces plaques de bronze sont affichés le prénom, le nom et l'endroit où ont agi les Justes parmi les Nations.